TRAITÉ DE LA CULTURE DES PÊCHERS

: de Combles

TRAITÉ
DE LA CULTURE
DES
PÊCHERS.

Deuxiéme Edition, revûe corrigée & augmentée.



A PARIS, *rue S. Jacques.*

Chez { DELAGUETTE, Imprimeur-Libraire, à l'Olivier.
LE PRIEUR, Imprimeur ordinaire du Roi, àla Croix d'Or.

M. DCC. L.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.



PRÉFACE.

UNE ſageſſe déplacée eſt une véritable folie. Vouloir ramener les hommes à ſon goût, quelque raiſonnable qu'il ſoit, eſt de toutes les entrepriſes la moins ſenſée. Chaque ſiécle a ſes mœurs, qu'il ne faut point contredire. On tenteroit inutilement d'en introduire même de plus ſages : le plus court eſt de ſuivre les ſiennes, ſans s'épuiſer en raiſonnemens pour tâcher d'y plier les autres. Philoſophe par tempérament, & peut-être par réflexions, irai-je

vanter aux mondains les charmes de la retraite, incompréhensibles à ceux qui n'ont par le cœur fait pour elle ? Le Jardinage est mon attrait : j'en fais depuis bien des années l'amusement de mon loisir, & la plus solide occupation de ma vie. Est-ce une raison pour étaler tout le mérite de cet exercice ? Je ferois, ce me semble, aussi-bien qu'un autre la peinture de l'âge d'or, où la Culture de la terre étoit le plus noble des Arts, comme elle est encore le plus utile. Je pourrois rappeller les hommes à leur vocation naturelle, & orner ce discours de descriptions touchantes, qui ne feroient guéres plus d'impression sur



la plûpart de mes Lecteurs, que la vûe d'un beau Payſage, placé dans le Cabinet d'un Richard, n'en fait ſur ces hommes du ſiécle, accoutumés au faſte & au bruit des Villes: mais ce n'eſt-là ni ma miſſion ni mon objet. Je ne cherche point à inſpirer le goût du Jardinage. J'écris pour ceux qui l'ont déja ; & ce petit Ouvrage deſtiné à leur inſtruction, ne doit rien offrir d'étrange au but que je me propoſe.

Ma naiſſance & le train des affaires où je fus engagé dès ma jeuneſſe, devoient, ce ſemble, me laiſſer ignorer pour toujours tout ce qui appartient au Jardinage : mais qui peut répondre des

événemens ? D'une vie agitée & contrainte, j'ai paſſé preſque tout d'un coup à une vie libre & tranquille ; & les circonſtances qui me détachoient de toutes ſortes d'affaires, me firent quitter en même-tems la Ville. Je me retirai dans une Maiſon de Campagne que j'ai aux portes de Paris, & qui ayant appartenu avant moi à un Miniſtre d'Etat, ſe trouvoit pourvûe de tous les avantages qu'on peut aiſément s'imaginer. Son heureuſe ſituation, la bonne qualité du fonds, ſon étendue & la commodité des eaux m'y attacherent de plus en plus. Enfin, je réſolus de m'y fixer ; & pour le faire utilement, je me fis

une occupation réglée. La culture de mon terrein, fut l'objet où mon goût se porta de lui-même. Livré d'abord comme beaucoup d'autres à un Jardinier ignorant & de mauvaise foi, je me laissai conduire par ses avis, dans les premieres opérations où je m'essayai : mais j'en reconnus bientôt le faux. Je voulus en conséquence dans d'autres occasions aller au conseil : mais la diversité des sentimens, & la variété des pratiques m'embarrassoient plus souvent qu'elles ne me décidoient. Je parcourus toutes les Maisons dont les Jardins me paroissoient bien entretenus ; je lûs tous les Auteurs qui ont le mieux

écrit ſur cette matiere. En un mot, je ne négligeai rien de tout ce qui pouvoit m'inſtruire : mais toute cette étude ne ſervit qu'à me faire comprendre que ſans la pratique & l'expérience, on n'acquiert que des connoiſſances très-ſuperficielles.

Je pris donc le parti de faire par moi-même toutes les opérations qui étoient à ma portée ; & à l'exception des travaux rudes, je puis aſſurer que j'ai mis la main à tout, c'eſt-à-dire, que j'ai ſemé, planté, taillé, paliſſé, greffé, &c. Je voulois connoître tout à fond, & en opérant ainſi moi-même, je remarquois plus ſûrement les défauts de l'ouvrage,

L'esprit chez moi travailloit encore plus que la main ; je cherchois le bien & le mieux ; & l'expérience que je prenois partout pour guide, me servoit ou à m'assurer, ou à me détromper : c'est par cette longue application que j'ai acquis les connoissances dont je fais part au Public.

Le succès de mes Plantations me fit connoître à beaucoup d'honnêtes gens, qui avoient la même passion, & que la curiosité attiroit chez moi. Enfin une personne de la plus haute considération m'ayant demandé un jour quelque instruction sur la culture des Pêchers, dont elle aimoit particuliérement le fruit, je me fis

un devoir de l'obliger, & je rédigeai toutes mes vûes par écrit. Ce petit Traité qui lui plût fort, ayant paſſé enſuite de ſes mains, dans celles de pluſieurs curieux, qui le trouverent de leur goût, on me preſſa de le publier. C'eſt l'Ouvrage que je donne aujourd'hui, ſans aucun autre intérêt que celui d'être utile, & d'épargner à un amateur les fautes où l'inexpérience peut le faire tomber. Si le ſuccès de ce morceau peut répondre à mon intention, j'en donnerai ſucceſſivement ſur la culture des autres fruits, & ſur toutes les autres parties du Jardinage.

Quoique pluſieurs Auteurs ayent

déja écrit sur cette matiere, je crois pouvoir dire qu'elle n'a jamais été qu'ébauchée, & qu'aucun d'eux n'en a fait une étude suffisante pour pouvoir servir de guide; cependant j'en excepte, à juste titre, M. de la Quintinie qui a donné des régles fort judicieuses fondées sur l'expérience & sur le bon raisonnement; mais il n'a pas donné un ordre à ses matieres qui mette le Lecteur à son aise, & il n'a pas dit tout ce que le sujet demande : je me flate qu'on trouvera dans la maniere dont je le traite plus de netteté & d'exactitude; peut être aussi que les curieux & les vrais connoisseurs y trouveront un peu trop de détails, mais ils doivent consi-

dérer qu'ils forment un petit nombre dans la Société, & que le plus grand nombre ſe trouve ſi peu ou ſi mal inſtruit qu'il a beſoin d'être mené, pour ainſi dire, par la main, c'eſt eux eſſentiellement que j'ai eu en vûe, & mon objet ſera rempli ſi je réuſſis à leur être utile.





TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans cet Ouvrage.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

Fin de la Table.



DE LA CULTURE DU PÊCHER.

CHAPITRE PREMIER.

Du Pêcher en général.



LA Pêche eſt un des plus excellens fruits de l'Europe; mais c'eſt auſſi dans notre climat celui de tous qui coute le plus de ſoins, & par conſéquent qui demande le plus d'intelligence, pour être utilement cultivé. Ce n'eſt qu'à la grande quantité de Plants que tout le monde en a faits, que nous ſommes redevables de l'abondance dont

nous jouissons à Paris & dans les environs, lorsque les années sont favorables : car la façon dont on les gouverne ordinairement, fait qu'on ne tire pas de cent Arbres, ce qu'on pourroit tirer de vingt qui seroient conduits avec un certain art, & que de tous les Arbres fruitiers qu'on peut planter dans un Jardin, il n'y en a point dont le profit soit si incertain. Il est vrai par contre qu'il n'en est point qui tapisse si agréablement des murs, qui offre des fruits si brillans aux yeux, & plus agréables au goût, & qui rapporte si promptement. Tous ces avantages sont séduisans ; aussi les personnes qui sont en état de se procurer cette satisfaction ne doivent-elles pas s'arrêter aux difficultés ni à la dépense. A l'égard de ceux qui plantent pour en retirer du profit, ils doivent se détacher du préjugé que les Espaliers de Pêchers sont d'un plus grand rapport que les autres fruits. On prétend que M. Girardot, ancien Mousquetaire du Roi, s'é-

toit fait jusqu'à trente mille livres de rente, dans un fort petit espace de terre qu'il avoit à Bagnolet. Cet exemple a séduit bien du monde, mais il faut distinguer les tems. La Culture de ce fruit n'étoit autrefois connue que de peu de personnes, aujourd'hui tout le monde s'en mêle, les Plantations se sont multipliées extraordinairement, & ce fruit devenu plus commun, a diminué de sa valeur, à proportion de son abondance. On allegue encore pour exemple le Village de Montreuil, qui n'a, dit-on, d'autre produit que ses Pêches & quelques fruits rouges, & qui sur ce simple revenu paie, au Roi tous les ans, pour cinquante mille livres d'impositions, à quoi il faut ajouter le loyer de la terre qui se loue communément 200, 250 & jusqu'à 300 livres l'Arpent. Il faut, conclut-on, que la culture des Pêches soit par elle-même d'un grand rapport. Je ne conteste point le fait de Montreuil, mais il y a plusieurs choses

à considérer; 1°. Le produit de ces Pêches est partagé entre 4000 habitans, qui ne sont appliqués qu'à cette culture, & qui y sont, pour ainsi dire, bercés. 2°. La situation du lieu, & la qualité du sol sont très-favorables à cette espece d'Arbre, qui s'y forme en cinq ou six années, & garnit son mur de bas en haut, ce qui se voit rarement ailleurs. 3°. La disposition des Espaliers y est différente de celle des Jardins ordinaires, tout le terrein y est coupé de murs à 20. ou 25. pieds de distance les uns des autres, ces murs en formant abris sur abris, défendent les fruits des mauvais vents, & les conservent pendant qu'ils périssent ailleurs. 4°. Les soins que les habitans de Montreuil se donnent pour tirer parti de leurs fruits sont inconcevables : ils les cultivent de leurs mains, & les soignent avec une intelligence peu commune ; ils les gardent nuit & jour, ils les portent & les vendent eux-mêmes dans les Marchés avec

un art particulier. Et quel eſt le particulier qui voulût les acquerir au même prix?

Je parle ici pour ceux qui plantent dans des vûes d'intérêt, & qui ne viſent qu'à l'abondance; car quant à ceux qui n'enviſagent que la ſatisfaction de jouir, cette fécondité leur fait moins d'envie, que le coup d'œil d'un Eſpalier bien entretenu & garni de fruits excellens, quoiqu'en médiocre quantité. C'eſt pour ces derniers principalement que j'écris; & pour le faire avec quelque ordre, je vais commencer à examiner les différentes eſpeces de Pêches, & marquer celles qu'on doit préférer aux autres.



CHAPITRE II.

Des différentes especes de Pêches, & du choix qu'on en doit faire.

LEs sentimens varient fort sur les différentes especes de Pêches. M. de la Quintinie a prétendu en connoître trente-deux, qu'il a nommées, sans les Brugnons & les pavies; d'autres portent le nombre à quarante & cinquante: ceux-ci, ou je me trompe fort, employent souvent la même pour deux, d'autant que la plûpart ont jusqu'à deux & trois noms. Pour moi, je n'ai rien à dire de précis à cet égard; je ne me suis même jamais beaucoup appliqué à démêler exactement cette différence. Il est question de connoître les meilleures, & on ne perd rien de ne pas connoître toutes celles qui leur sont inférieures. Je déclare donc que je n'en connois qu'une quinzaine auxquelles il faille s'arrêter, les autres sont ou fort médio-

cres, ou fort mauvaiſes. D'autres, quoique bonnes, ne chargent pas & ne valent pas la place qu'elles occupent; d'autres ſont trop ſujettes à la gomme ou à la fourmi; quelques autres enfin, ne ſont pas à la mode, quoique d'aſſez bonne qualité, parce que leur forme allongée ou biſcornue, ne plaît pas. Or, quand il ne coute pas plus d'avoir du parfait que du défectueux, on doit s'en tenir au premier; les bonnes expoſitions ſont d'ailleurs trop précieuſes, pour ne pas les employer à tout ce qu'on peut avoir de meilleur. Pourvu qu'on ait une ſucceſſion non interrompue de bonnes Pêches, depuis la fin de Juillet juſqu'à la mi-Octobre, lequel tems paſſé, les fruits ne mûriſſent plus qu'imparfaitement, on ne doit rien demander de plus. Enfin, je ne ſçaurois entrer dans la fantaiſie de certaines gens, qui veulent avoir tout ce qui eſt connu, bon ou mauvais, ſurtout à l'égard d'un fruit qui coute tant de ſoins, & qui occupe une place chere.

Les quinze eſpeces dont je fais choix, ſe ſuccedent ſans interruption, & ce ſont ſans contredit les plus belles en couleur, les mieux faites, les plus groſſes, les meilleures, & celles qui chargent le plus, comme tout le monde les connoît ; ce que j'en dis en gros ſuffit, ſans m'arrêter à faire l'éloge de chacune en particulier. Si on juge à propos de s'en tenir là, je conſeille en même-tems de les diſtribuer de la maniere ſuivante.

Je ſuppoſe que vous ayez de la place pour 50 pieds d'Arbres, vous planterez

2. Petite Mignone.
6. Groſſe Mignone.
2. Magdeleine rouge.
4. Galande.
3. Tetons de Vénus.
3. Pêches d'Italie.
3. Violette hâtive.
3. Bourdin.
3. Chevreuſe.
4. Pourprée.
3. Perſique.

4. Admirable.
3. Bellegarde.
3. Royale.
2. Nivette.
2. Pavies de Pompone.

Si vous avez plus ou moins de place ; vous ferez une répartition proportionnée, & si vous n'avez qu'un très-petit Jardin, où vous n'ayez place que pour six pieds d'Arbres, je vous conseille de choisir par préférence aux autres,

1. Grosse Mignone.
1. Violette hâtive.
1. Galande.
1. Pourprée.
1. Admirable.
1. Nivette.

Je donne une place à la Violette, que bien des gens n'estiment que médiocrement, d'autant que tous les terreins ne sont pas propres pour lui donner le gout & la grosseur : mais lorsqu'elle vient dans sa perfection ; je la mets au-dessus de toutes les autres Pêches, &

j'ai beaucoup de partiſans de mon gout.

Je mets encore ſur les rangs le Pavie de Pompone, dont beaucoup de perſonnes ne font pas cas, & que j'eſtime peu moi-même, quant au gout : mais je le conſidere pour trois raiſons. La premiere, c'eſt que ſa groſſeur monſtrueuſe & ſon beau coloris, ornent parfaitement une table ; la ſeconde, c'eſt qu'il vient quand toutes les dernieres Pêches finiſſent, & la troiſiéme, c'eſt qu'on le mange toute l'année, confit au vinaigre comme les Cornichons, & qu'il ſurpaſſe en bonnes qualités tout ce qu'on a coutume de confire de cette maniere. Il eſt fort recherché pour cela depuis quelques années ; mais il y a une façon de le confire, différente de ce qu'on pratique pour les Cornichons.

Nous avons encore un petit Pêcher nain qu'on éleve à Orléans, qui fait l'amuſement de quelques curieux, mais qui n'eſt bon que pour le plaiſir des

yeux, on le cultive dans des vases de fayance ou dans des petites caisses, où il se nourrit suffisamment avec le secours des arrosemens, & il ne s'étend gueres au-delà de la circonférence d'un pied de girofflée, le fruit y noue fort bien, & il rapporte quelquefois jusqu'à 20. & 25. Pêches assez grosses; on sert le fruit & le pied tout ensemble sur une table, & cela fait un très joli effet, sur tout aux yeux de ceux qui ne le connoissent pas, mais le fruit en est insipide, & il est même rare qu'il murisse dans ce climat, peut-être vaudroit-il mieux dans les pays Méridionaux.

Ceux qui habitent des pays plus chauds que le nôtre, pourront ajouter ou retrancher du choix que j'ai fait ci-dessus, ce que leur climat leur fera trouver bon. Je ne fais, par exemple, aucun cas ici de tous les Pavies, que j'estime fort en Italie & en Provence; je ne prise pas d'avantage plusieurs sortes de Pêches tardives, qui ne mûrissent

ici qu'à demi, & qui n'ont point de gout : peut-être seroient-elles fort bonnes dans ces pays chauds ; c'est à chaque curieux à examiner ce qui est propre à son climat ; mais nous ne devons porter envie à personne à cet égard, car il n'est aucun pays où ce fruit ait autant de bonnes qualités qu'il en a ici. J'en ai mangé dans tous les Pays Méridionaux qui nous environnent, jusqu'au fond de l'Italie & de la Sicile : nos Pêches fines n'y réussissent pas, le Soleil les frappe trop vivement.

Il est bon de planter de suite dans l'ordre que je viens de décrire, les quinze especes de Pêches & le Pavie dont j'ai parlé. C'est une attention que je n'ai vû faire à personne, & que je trouve importante ; car vous n'avez pas besoin de courir de bout en bout tous vos Espaliers, quand vous voulez cueillir votre fruit. Lorsque les Pêches de même saison sont rassemblées, vous trouvez tout sous votre main. D'ailleurs si vous

avez besoin de défendre votre fruit, soit des gens, soit des bêtes, vous n'avez à veiller que sur un seul endroit; s'il y a de la nécessité dans les tems de sécheresse de donner de l'eau aux Arbres dont le fruit entre en maturité, vous ne faites pas tant de chemin, & vous ne battez pas tant la terre le long de vos Espaliers (je suppose, en disant cela, qu'il y a des contre-Espaliers). Enfin comme il n'en coute pas plus de les planter dans cet ordre, j'invite fort à le pratiquer.

CHAPITRE III.

Du bon choix des Arbres & de la maniére de les lever dans les Pépinieres.

LEs environs de Paris sont remplis de Pépiniéres, ainsi on n'est pas embarrassé de trouver des Arbres quand les gelées de l'hiver n'ont pas fait périr les

greffes, comme il eſt arrivé en 1740.
& 1742. Vitry, Fontenay-aux-roſes, le Pré-ſaint-Gervais, ſe ſont particuliérement conſacrés à en élever ; mais comme c'eſt à Vitry qu'il y a le plus de choix, c'eſt-là où on peut le mieux ſe fournir. J'en ai quelquefois tiré d'Orléans qui m'ont également bien réuſſi, le point eſſentiel eſt qu'un Arbre ne demeure pas expoſé aux injures du tems après avoir été arraché, & que ſes racines ſe conſervent fraîches par le ſecours de la mouſſe & d'un bon emballage. Il faut qu'il ait de plus les conditions qu'il doit avoir : le lieu de ſa naiſſance n'y fait rien, pourvû qu'il n'y ait pas une différence notable du terrein où ils ont été élevés à celui où on les remet, à quoi il eſt néceſſaire de faire attention.

Ils ſe vendent, année commune, lorſque les greffes de l'année ont bien réuſſi, 5 ſols les baſſes tiges, 10 ſols les demi-tiges, & 15 ſols les tiges. Ceux qui les payent plus cher ſont toujours

la dupe, soit de la vaine renommée du Marchand, soit de celui qu'on commet pour les acheter : rien de plus faux que de s'imaginer qu'en les payant trois fois plus cher, comme certaines gens ont le talent de les vendre, on les ait meilleurs, ou qu'on soit plus sûr des especes. A l'égard du premier point, on a des yeux pour les voir, & à l'égard du second, j'avouë qu'on peut être trompé. Dans cette profession, comme dans tous les états de la vie, il se trouve des gens de mauvaise foi, mais il y a cette différence de celle-là aux autres, c'est qu'ils gagnent peu à tromper. Je conviendrai cependant que comme il y a des especes dont les greffes reprennent fort difficillement, telles par exemple, que la Mignone, & la Galande, certains Marchands évitent d'en donner autant qu'ils le peuvent, & y substituent souvent d'autres especes plus courantes, mais on ne doit pas croire pour cela qu'ils soient tous infideles, il y a dans

cette profession comme dans toutes les autres des gens jaloux de leur réputation, & qui comprennent que leur intérêt propre en dépend, il n'est question que de les connoître, & il faut sur cela aller aux informations ; les avis que je pourrois donner à cet égard ne seroient que d'un secours momentané, puisque tout change d'un jour à l'autre, ainsi chacun prendra les mesures qu'il imaginera les meilleures. Je dirai seulement que les gens d'ordre sont dans l'usage d'avoir un catalogue des plants de leur Pépiniéres & de leurs Greffes où ils les inscrivent ainsi : *Telle piéce de terre tenante ici, & aboutissante là, greffée en Pêchers, contient tant de rangs d'une telle espece, tant de telle autre*, &c. Vous vous faites représenter ce catalogue, qu'on n'a point de raison de soupçonner faux, & en suivant les rangs, vous choisissez ce qui vous convient. Si votre Marchand n'a point de catalogue, il faut vous en défier, & aller chez un autre.

autre. On eſt diſpenſé de ces précautions pour tous les autres fruits à pepin dont on connoît l'eſpece au bois & à la feüille, ainſi le Marchand ne ſçauroit tromper quelqu'un qui s'y connoît, mais à l'exception de quatre ou cinq eſpeces de Pêches ; ſçavoir, les groſſes & petites Mignones, les Magdeleines, les Violettes & quelques Pavies, toutes les autres ſe reſſemblent ſi fort par le bois & par la feüille que le Marchand lui-même ne les reconnoîtroit pas s'il n'obſervoit pas l'ordre dont je viens de parler.

Par toutes ces conſidérations, il eſt donc très-important de faire ſon choix ſoi-même, lorſqu'on eſt capable d'en juger, ou d'être bien ſûr de celui qu'on commet pour le faire : car ſi vous vous en rapportez à votre Jardinier, l'appas d'un ſol par Arbre qu'ils ont aſſujetti tiranniquement les Marchands de leur donner comme un droit, les rend dociles à tout ce qu'ils veulent, & c'eſt

le cas où vous êtes mal servi, parce qu'à la faveur de cet appas, ils font passer tout ce qu'ils ont de défectueux.

A l'égard de ceux qui habitent les Provinces, & qui par goût ou par nécessité sont obligés de tirer leurs Arbres de Paris, d'Orléans ou d'autres endroits, je leur souhaite un véritable ami qui veuille bien faire ce choix par lui-même avec les attentions & les précautions dont je vais parler, & qui soient exactement conformes à celles que je recommande dans le Chapitre XIX. pour le transport des Arbres.

1°. Dès la mi-Octobre il faut se transporter dans les Pépiniéres, car les premiers venus enlevent toujours le meilleur. Les Pêchers sont bons à lever dans ce tems-là, quoique la feuille ne soit pas encore tombée, & si votre terrein n'est pas prêt pour les planter, faites les enterrer en attendant dans une tranchée l'un à côté de l'autre, & non pas en paquet, comme font ceux qui aiment la besogne bien-tôt faite.

2°. Vous prendrez garde qu'ils n'ayent pas été rebottés (j'expliquerai ce terme pour ceux qui ne l'entendent pas). Il faut ſçavoir que le Pêcher n'eſt pas comme les autres Arbres qui ne ſe replantent qu'au bout de deux, trois & quatre années de Greffe, il doit être replanté après ſa premiére pouſſe, c'eſt-à-dire, au bout de l'année ; & comme il arrive ſouvent que les Marchands ne trouvent pas à tout vendre dans l'année, ils rabattent à la fin de Mars ou en Avril ce qui leur reſte à l'épaiſſeur d'un demi-pouce au-deſſus de la greffe d'où il repouſſe tout de ſuite un ou pluſieurs nouveaux jets, mais ces ſortes d'Arbres ordinairement réuſſiſſent mal, & il n'en faut pas prendre ; ils ſont fort aiſés à connoître, il n'eſt queſtion que d'y prendre garde.

3°. Il faut avoir attention que vos Arbres ſoient bien ſains, que la gomme ne les ait pas attaqués, & qu'ils ſoient aſſez forts ; les plus gros ne ſont pas les

meilleurs, parce qu'ordinairement ils n'ont pas de bons yeux dans le bas de la tige au-dessous de la taille qu'on y doit faire ; & les plus minces, dont la maigreur est un signe de foiblesse, ne promettent pas d'être jamais bien vigoureux. Evitez les uns & les autres, & choisissez ceux de la moyenne grosseur en qui vous appercevrez des yeux bien nourris auprès de la greffe, car c'est l'essentiel.

Tout ce que je viens de dire regarde particuliérement les basses tiges ; à l'égard des tiges & des demi-tiges, outre les mêmes inconvéniens qu'il faut éviter, il faut prendre garde que les tiges soient droites, unies, claires, sans mousse, & qu'elles ayent un bon corps, c'est-à-dire, un bon pouce de diamettre ou trois pouces de circonférence dans le bas, car si elles sont plus foibles, comptez que votre Arbre sera toujours chétif ; il reprendra véritablement comme un autre, & vivra, mais

il ne ſera pas en quatre années ce qu'un bon fera dans deux, & durera beaucoup moins, outre que les fruits ne ſeront jamais bien nourris; prenez garde de plus que la greffe ait pouſſé droit, & qu'elle ne faſſe pas ce qu'on nomme la trompette, car il en réſulte quelquefois que malgré toute votre attention à diviſer également les branches de votre Arbre, le côté où la greffe panche l'emporte toujours ſur l'autre, ce qui rend votre Arbre défectueux.

Ayez ſoin encore, en les faiſant arracher, qu'on faſſe la fouille à une bonne diſtance du pied, pour qu'on n'offenſe pas les racines, & rebuttez ceux qui ſeront mal arrachés, ou dont les racines ſe trouveront chancies.

Auſſi-tôt qu'ils ſeront arrachés, faites les mettre en paquets avec des étiquettes pour diſtinguer les eſpeces, & beaucoup de paille autour, que vous aurez le ſoin de faire porter à la Pépiniére, afin que les ligatures ni le bât

des animaux qui les tranſporteront, ne les écorchent pas; faites envelopper de même les racines avec de la paille, pour les préſerver du hâle & du Soleil; on néglige le plus ſouvent ces précautions, qui ſont cependant très-importantes.

Tout ce détail, & le choix d'un homme à qui l'on puiſſe ſe confier, embarraſſeront ſans doute ceux qui ne peuvent pas agir par eux-mêmes, je leur conſeille en ce cas de s'informer d'un bon Marchand, & de lui donner en droiture leur commiſſion, à la charge de ne recevoir que ce qui aura toutes les conditions que je viens de preſcrire, obligez le même de vous garantir les eſpeces, & retenez en vos mains une partie de leur valeur, juſqu'à ce que vous en ſoyez aſſuré. Ce Marchand qui épargnera ce qu'il eſt obligé de donner à un tiers, & qui voudra acquérir votre pratique, aura intérêt de ne donner que du bon, & y trouvera ſon avantage en faiſant le vôtre.

Le Pêcher se greffe sur trois sortes de sujets, sur le Noyau de la Pêche même, sur Amandier & sur Prunier; il s'en greffe peu cependant de la premiere sorte, d'autant qu'elle est trop sujette à la gomme, on ne les trouve communément que sur les deux autres. C'est la qualité de votre Terre qui doit vous décider pour l'une ou pour l'autre; si votre Terre est légere & sabloneuse, il faut les prendre sur Amandier, parce que sa racine qui pique ou pivotte, en terme de Jardinage, va chercher sa nourriture plus avant en terre que ne fait le Prunier, & se défend mieux par conséquent dans les tems de sécheresse.

Si votre terre a du corps, & si le fond est tuf ou glaise, prenez-les sur Prunier, parce que sa racine se contente de peu de terre, & ne cherche qu'à courir sur la superficie où elle se nourrit suffisamment

Au surplus il faut suivre ce qui a été pratiqué avant vous dans le lieu où vous

vous trouvez, car il n'eſt gueres de campagne où ce fruit n'ait été cultivé, & le genre de ſujet où l'on s'en eſt tenu, après les expériences faites, doit être naturellement le meilleur. Je fais ici cette obſervation, parce que malgré la régle générale, qui eſt celle que je viens d'établir, il arrive quelquefois que l'un des deux jette moins de gomme que l'autre, ſur-tout dans les terres qui tiennent le milieu entre les deux extrêmes.

On peut encore greffer ſur l'Abricotier, & la greffe réuſſit aſſez bien; mais cela ne ſe pratique que lorſque l'on a trop d'Abricotiers, ou qu'au défaut d'autres ſujets on veut greffer quelque eſpece de Pêche dont on eſt curieux, & dont on veut voir promptement le fruit.

On peut auſſi au beſoin greffer ſur le Pêcher même, & cela eſt fort bon à pratiquer lorſqu'on apperçoit dans un jeune plant quelques mauvaiſes eſpeces. La greffe ſe fait en écuſſon au mois de Septembre

Septembre sur le jeune bois de l'année, ou de deux ans au plus ; & pour le faire avec plus de régle & de sûreté, il faut rabattre au mois de Mars à 12 ou 15 pouces de terre les Arbres que vous voulez greffer, ils repoussent bientôt après du jeune bois que vous avez soin d'ébourgeonner de maniere que vous ne laissez que quatre bonnes branches bien espacées, qui prennent toute la force, & sur lesquelles vous appliquez vos écussons à l'aise à la fin de l'Eté : pour l'ordinaire ils réussissent fort bien, pourvu que la gomme n'y survienne pas ; & c'est pour cela qu'il faut bien prendre garde qu'il n'y ait plus de seve dans les Arbres quand vous greffés.



CHAPITRE IV.

De la Situation & l'Exposition que demandent les Pêchers, & de la maniere de préparer les Terres.

LA Pêche tendre généralement parlant ne réussit au plein vent en aucun Païs : dans notre climat les vents roux qui regnent au Printems, les pluyes froides, & les gelées blanches broüissent la fleur, aussi bien que la feuille, & il est bien rare qu'il noüe quelque fruit ; dans les Païs chauds la grande ardeur du Soleil l'altere après qu'il est noüé, & il ne tient pas à la queue, de maniere qu'il tombe au moindre vent qui le bat, & qu'il en reste bien peu qui vienne à sa maturité, ceux même qui échappent sont avis, & on n'y trouve ni l'eau ni la finesse que leur donne un air plus temperé ; il n'en est pas de même de certaines especes com-

munes telles qu'on en voit aux environs de Fontainebleau, & dans toutes nos Provinces Méridionales, qui étant plus dures de leur nature, & d'une groſſeur fort médiocre, réſiſtent aſſez communément aux injures du tems, & s'élevent dans les vignes comme dans les Jardins, ſans aucune culture, mais elles n'ont preſque que le nom de Pêche comparées à celles que nous élevons ici, elles ſont peu déſirables parconſéquent; je diſtingue de cette claſſe les Pavies qu'on appelle Preſſes, Auberges ou Mirlicotons dans quelques Provinces, cette ſorte de fruit réuſſit parfaitement au plein air dans tous les Pays chauds, & ſon goût y eſt beaucoup plus relevé qu'il ne l'a ici, mais c'eſt ſon plus grand mérite, ayant d'ailleurs la chair dûre & peu d'eau : cependant au défaut de mieux, on fait très bien de s'en contenter, & d'en élever abondamment; la culture en eſt ſimple & facile, & ne demande aucun enſeignement.

Je reviens à nos Pêches tendres, il eſt d'une expérience décidée qu'elles ne peuvent réuſſir qu'en Eſpalier, & dans ce climat il n'y a même que deux expoſitions qui leur conviennent, c'eſt le Midy & le Levant; Je ſçais pourtant que pluſieurs particuliers en mettent au Couchant, elles réuſſiſſent dans quelques endroits, mais cela eſt rare. J'en avois planté à cette expoſition deux Eſpaliers de 150 toiſes chacun, que j'ai eu la patience de cultiver pendant huit ans, ſans en rien retirer. Las d'une culture ſi ingrate, je leur coupai la tête il y a quelques années, & je les greffai tous en Prunes de Reine-Claude, qui en quatre années ont preſque couvert mon mur, & me donnent du fruit parfaitement beau. Je conſeille à ceux qui feront dans le même cas, de prendre le même parti, ſi leurs Arbres ſont capables de recevoir la greffe, & aux autres de n'en jamais planter à cette expoſition, du moins dans ce climat, & dans des terres froi-

dés comme la mienne ; car je le répéte, il y a quelques ſituations où cette expoſition leur eſt paſſablement bonne, ſurtout quand les Jardins ſont bien abrités, & j'ajoute que dans les pays Méridionaux, elle peut même leur être meilleure que les deux autres. C'eſt à chaque particulier de connoître ce que ſon climat demande.

Il y a une attention particuliere à avoir de plus à cet égard, c'eſt de ne jamais planter cette eſpece de fruit au pied des murs qui ſont adoſſés contre des terres, & qui ſervent pour ainſi-dire de mur de terraſſe ; car quoique les arbres fleuriſſent, l'humidité que ces murs communiquent, ruinent preſquetoujours la fleur qui coule, au lieu de noüer. Et il eſt fort ordinaire encore que ces ſortes de murs ſont remplis de fourmis, qui déſolent les arbres, d'autant plus qu'on ne ſçauroit entretenir les crépis que l'humidité détache bientôt.

Enfin la place de vos Arbres ſe trou-

vant décidée relativement à ce que je viens de dire, il n'eſt plus queſtion que de les mettre en terre, & c'eſt ce qui ne demande pas moins d'attention que le reſte.

Je ſuppoſe que vous faites un Eſpalier neuf, vous devez avoir commencé par faire défoncer votre terre dans un beau tems, à ſix pieds de votre mur, & à trois pieds, ou du moins deux pieds & demi de bas, ſi la Glaiſe ou le Tuf ne ſe ſont pas trouvés plus près de la ſuperficie, auquel cas il faut s'arrêter où on le trouve; car la perte aſſurée des Arbres, eſt quand on veut percer le Tuf, & y ſubſtituer de bonnes terres. L'expérience m'en a convaincu, & la raiſon en eſt, que l'eau de pluye venant à ſéjourner dans cette eſpece de caiſſe de Tuf ou de Glaiſe que vous formés, pourrit au bout de quelques années toutes les racines, & plus vous en plantez, plus il en meurt, parce que la terre elle-même ſe putréfie, & n'a plus de vertu;

ensorte qu'il faut renoncer à y en remettre. Cependant il ne faut pas se décourager quand on rencontre ces sortes de matieres, car pourvû que vous ayez un pied & demi ou deux pieds de bonne terre, vos plants sur Prunier se tireront d'affaire, sur-tout si c'est une terre neuve, ou qui ait été occupée par d'autres especes de fruits ; car j'observerai que si votre terre est depuis long-tems occupée par des Pêchers, les sels propres à la production de ce fruit se trouvent épuisés, & il est bien rare qu'une nouvelle plantation réussisse. Voici le remede en ce cas. Si vous avez des terres neuves dans le voisinage, il faut en faire porter à la place des vieilles ; c'est-à-dire, en mettre deux pieds & demi de profondeur, sur cinq ou six de largeur ; si vous n'en avez pas, ou s'il faut la chercher bien loin, & que la dépense du transport soit trop considérable, faites porter des fumiers consommés, & faites-les bien mêler à

la fourche avec vos vieilles terres, à mesure qu'on défoncera, de maniere qu'il y en ait une quantité égale, depuis le fond, jusqu'à la superficie. Ensuite ayez attention, lorsque vous planterez les Arbres, d'écarter un peu le fumier du voisinage de la racine, qui pourroit s'échauffer & chancir. J'ai éprouvé plusieurs fois l'une & l'autre maniere, & elles m'ont réussi, du moins pour un tems, car cette préparation met les Arbres en fort bon train pendant cinq à six années; mais il n'est pas également sûr qu'ils continuent de bien faire, souvent les racines au bout de ce terme étant obligées de travailler dans les terres voisines, qu'elles trouvent, sellées & usées, font des efforts inutiles, & l'Arbre ne fait plus que languir.

Il faut vous servir du même expédient quand vous voulez regarnir de vieux Espaliers.

Le meilleur secret pour faire profi-

ter ſa terre eſt de changer les eſpeces, c'eſt-à-dire de remettre des fruits à pepin où il y avoit des fruits à noyau, & des fruits à noyau où il y avoit des fruits à pepin ; mais comme ſouvent on a peu de bonnes expoſitions, & qu'on veut en profiter pour les fruits qui les demandent néceſſairement, il faut s'en tenir à ce que je viens de marquer.



CHAPITRE V.

De la maniere de planter les Arbres.

VOTRE terre préparée, vous ferez habiller vos Arbres, c'eſt-à-dire, raccourcir & rafraîchir les racines, de maniere que la coupe porte ſur terre, & vous ferez retrancher tout le chevelu; vous ferez faire enſuite un trou proportionné à leurs racines, & ferez jetter tout au tour de la terre meuble, que vous ferez entrer avec les doigts entre les racines; quand elles ſeront entiérement couvertes, vous plomberez le pied, c'eſt-à-dire, vous appuyerez médiocrement le pied tout autour pour raſſurer les terres; & prendrez garde que la greffe ſe trouve à fleur de la ſuperficie de votre terrein. Il faut prendre un beau jour pour cela, & choiſir le tems que votre terre ſoit bien ſaine, c'eſt-à-dire, qu'elle ne ſoit ni trop ſe-

che, ni trop trempée ; mais si vous ne pouvez éviter l'une ou l'autre de ces extrêmités, dans le premier cas, vous les planterez toujours comme je viens de dire, & dans le second, vous vous dispenserez de les plomber ; mais dans l'un comme dans l'autre de ces deux cas, vous ferez jetter une voie d'eau, pour mieux lier les terres, & mettre par ce moyen vos Arbres en train de travailler plus promptement. Vous aurez eu attention auparavant de les mouiller, de les faire rabbattre à six ou huit pouces au-dessus de la greffe, & de tourner la coupe contre le mur. Il faut tenir d'une main l'Arbre ferme, pendant qu'on le rabbat de l'autre, afin que l'effort de la serpette ne dérange pas le pied. Je suppose ici que les terres soient grasses & bien trempées, car si elles se trouvent saines, il suffit d'appuyer les pieds sur la racine, de maniere que la pointe du soulier porte légerement sur la greffe.

A l'égard des tiges & des demi-tiges, si vous en plantez entre deux, vous observerez les mêmes précautions. Mais comme la greffe est à l'extrêmité, il n'y a point d'inconvénient de les enterrer un peu plus ou un peu moins. L'essentiel est d'observer que les têtes soient toutes sur la même ligne, ou, pour m'expliquer autrement, à même distance du chaperon de votre mur.

Il s'agit maintenant de régler les distances dans lesquels il faut les planter.

Si vos murs n'ont que 6, 7, ou 8 pieds, je vous conseille de ne planter que des basses tiges de quinze en quinze pieds, sur-tout si c'est une terre neuve, car en 7 ou 8 ans, vos Arbres bien conduits, couvriront votre mur au palissage.

Si c'est une vieille terre, & que vos murs ayent neuf pieds passés, vous pouvez planter des demi-tiges de quatre pieds entre deux, pourvû que vos basses tiges venant à bien faire, vous élaguiez

d'année en année le dessous de vos demi-tiges, & qu'au bout de six ans environ, quand vos basses tiges auront atteint le milieu de la hauteur de votre mur, vous supprimiez tout-à-fait vos demi-tiges, pour laisser aux autres la facilité de s'élever.

Dans ce dernier cas pour ne rien perdre, vous pouvez pratiquer ce que j'ai fait. C'est de les greffer en fente au mois de Mars, en Prunes ou en Abricots, au-dessous de l'ancienne greffe, si c'est sur Prunier; & l'Automne suivant vous les arrachez, & leur donnez une autre place; cela fait des Arbres à mi-vent, d'un très-prompt rapport, &qui se défendent mieux des vents que les autres, attendu qu'ils ont plus de corps. J'en ai beaucoup greffé de cette maniere qui m'ont tous parfaitement réussi; & sur quatre-vingt que je replantai dans une année, il n'y en eut qu'un qui manqua. Levez-les, & replantez-les, avec les précautions que je recommande dans le Chap. XVI.

Si vous l'aimez mieux, au lieu de demi-tiges ; vous pouvez planter une marcotte de Raisins, soit Muscat, soit Chasselas, qui vous donnera du fruit pendant quelques années, & que vous arracherez de même que les demi-tiges dont je viens de parler, dès que les basses tiges auront besoin de la place. Mais observez à l'égard des unes & des autres, qu'il y ait toujours un pied & demi au moins de distance de la taille d'hyver de vos basses tiges aux plus basses branches, soit des demi-tiges, soit du pied de votre sep ; car pour que celles-ci s'élevent facilement, il ne faut pas qu'elles soient incommodées de l'ombrage des autres, & il faut d'ailleurs de l'espace pour palisser les jets nouveaux.

Si vos murs ont 10 à 12 pieds ou plus de hauteur, en ce cas il faut nécessairement planter des tiges de 6 pieds dans l'intervalle de vos basses tiges, sans quoi vous courriez risque de ne

pas voir de long-tems vos murs couverts, & peut-être jamais; l'espace est même suffisant pour que les uns & les autres puissent subsister ensemble sans se nuire.

Je ne demande plus à présent pour le bien de vos Arbres que deux choses; l'une que vos murs soient en bon état, l'autre qu'ils soient garnis de treillages.

Pour que vos murs soient en bon état, il faut qu'ils soient bien crépis en plâtre du côté des Arbres & en bon mortier de chaux & sable en dehors, si vous voulez ménager la dépense du plâtre. Qu'ils soient sur-tout bien chaperonnés en plâtre; dans les pays où il n'y en a pas, & où il faut se contenter de mortier, il faut l'employer extrêmement gras, c'est-à-dire, mettre deux cinquiémes de bonne chaux fraîchement éteinte sur trois cinquiémes de sable sans eau; car si votre mortier est maigre, les gelées le font écailler, les pluyes le détrempent & le font couler; il se ré-

pand dans le tems des orages sur vos Arbres & sur les fruits qui en sont salis, & les Insectes de toute espece, particuliérement les Loires & les Souris s'établissent de toutes parts dans vos murs, & ruinent vos fruits dans le tems qu'ils mûrissent. Heureux ceux qui peuvent les construire en briques, comme ils le sont dans une grande partie de l'Italie. Ces murs une fois faits, on n'y retouche plus, les Insectes ne peuvent y pénétrer; au lieu que nos plâtres & nos mortiers n'ont qu'une courte durée, & qu'il faut tous les dix à douze ans refaire les chaperons, & quelquefois les crépis.

Il faut en second lieu que vos murs soient garnis de treillages. Ceci demande un grand détail, parce que hors le voisinage de Paris on ne les connoît guéres, & qu'il n'y a même qu'un petit nombre de gens qui en sçachent bien l'utilité. On se fait d'ailleurs un monstre de cette dépense, & ceux qui vou-
droient

droient bien la faire, ne ſavent ſouvent comment s'y prendre dans les pays éloignés de Paris.

Pour ſuppléer aux Treillages, on ſe ſert de divers expédiens, qui ſont tous aſſez mauvais : les uns employent de gros fils de fer, dont ils font cinq ou ſix traînées le long de leurs murs, & qu'ils arrêtent de diſtance en diſtance avec de gros clous ; quelques-uns même forment des mailles avec ce fil de fer, comme on le fait en bois. L'une & l'autre façon eſt également préjudiciable aux jeunes branches de nos Pêchers : le vent qui les agite contre ce fer, les fait écorcher, & la gomme qui vient bien-tôt après, les fait périr en grande partie ; d'ailleurs ces brins de fil de fer ſont trop écartés pour que les branches puiſſent s'eſpacer proprement, & s'attacher ſolidement ; il eſt même impoſſible d'aſſujettir certaines groſſes branches qu'il faut quelquefois changer de place, & élever ou abbaiſſer au beſoin ; je ſup-

prime encore d'autres raisons que je pourrois ajouter.

Les baguettes que quelques-uns emploient n'ont pas plus de solidité : un coup de vent dépalisse quelquefois tout un Arbre, les branches cassent d'un côté, se froissent de l'autre, & le fruit tombe; c'est d'ailleurs un travail qui demande du tems que l'arrangement de toutes ces baguettes : il faut enfoncer des chevilles ou des clous pour les arrêter, cela gâte le crépi de votre mur, & forme par la suite une infinité de petits trous, qui sont autant de retraites pour les insectes : d'ailleurs il faut les renouveller souvent : c'est à tout prendre un misérable expédient.

Quelques autres en bâtissant leurs murs introduisent dans la maçonnerie des os de mouton à 6 pouces environ les uns des autres, & qui sont saillants de 3 à 4 sur lesquels ils attachent leurs branches; mais s'il m'est permis d'en juger par mes yeux, cela fait un spectacle hi-

deux ; d'ailleurs on eſt ſouvent obligé d'entaſſer pluſieurs branches les unes ſur les autres, & cela devient un palliſſage fort irrégulier.

Les loquettes piquées avec des clous dont ſe ſervent les gens de Montreuil & des environs ſont moins dangereuſes à tous égards, & j'avoue qu'on étend & qu'on place ſes branches comme on veut avec aſſez de ſolidité & de propreté ; peut-être même ont-ils quelque raiſon de prétendre que le fruit qui ſe trouve collé contre le mur mûrit un peu plutôt, à cauſe de la réflection de la chaleur, que lorſqu'il y a un treillage entre deux. Mais quel travail n'eſt-ce pas d'avoir à piquer trois ou quatre cens clous ſur l'étendue d'un Arbre qui eſt dans ſa force, & d'avoir autant de morceaux d'étoffe à tourner autour des branches pour les embraſſer ; les gens qui y ſont le plus exercés par les obſervations & les comparaiſons que j'en ai faites, ne ſauroient faire en moins de deux heures

& demie, ce qu'on fait sur du treillage dans une heure au plus. Cette différence de tems est considérable; d'ailleurs la dépense des clous & des loquettes dont il faut renouveller tous les ans une bonne partie est un objet. De plus ce qui se pratique à Montreuil ne seroit par praticable ailleurs. Ces gens ont le plâtre à leur porte; il ne leur coûte que 4 livres le muid, pendant que par tout ailleurs on le paye 8, 10, 12 & jusqu'à 15 livres; d'autre part leur terrein est rempli de petites pierres qu'ils fouillent eux-mêmes, & qu'ils mêlent avec des platras qui proviennent des démolitions de leur vieux murs. Voilà les matériaux qu'ils employent, & la dépense en est fort petite. Ces murs ainsi composés, se trouvant remplis de joints, & enduits d'un bon pouce de plâtre, reçoivent facilement les clous dans quelque endroit qu'on les pique: mais dans les murs ordinaires qui sont construits de pierre dure & de mortier, souvent

même bâtis en terre, ou tout au plus recrépis en plâtre à moëlon découvert, les clous ne fauroient rencontrer que la pierre fur laquelle ils ne peuvent mordre, ou le mortier qui ne les retient pas solidement. Cette façon de palisser devient par conséquent impraticable, & je n'en connois de bonne que le treillage, sans lequel je soutiens qu'on ne sauroit jamais bien élever un Arbre. L'expérience en convaincra mieux que tout ce que je pourrois en dire : c'est par l'opération même qu'on reconnoît combien il est utile, tant pour lui donner la forme qu'on veut, & l'entretenir toujours plein & sans confusion, que pour l'expédition du travail dans la saison du palissage, & pour la conservation du fruit.



CHAPITRE VI.

Description du Treillage, & la maniére de le faire.

L'UTILITÉ du Treillage n'eſt conteſtée de perſonne : mais la dépenſe, dit-on, eſt conſidérable, &on ſe truove quelquefois hors d'état de la faire. Je plains ceux pour qui cette dépenſe eſt un objet capable de les en priver, & je leur annonce que de quelque expédient qu'ils uſent pour ſuppléer au treillage, il ne verront jamais leurs eſpaliers réguliérement garnis, ni leurs fruits généralement bien conditionnés ; qu'ils ſe reſtraignent à une moindre quantité; vingt toiſes en bon état leur donneront plus de plaiſir & plus de profit que le triple mal entretenu : je n'ai pas d'autre conſeil à leur donner.

Mais pour être utile à tout le monde, je vais donner des moyens d'œconomie.

Ce n'eſt ni par les mains d'un Décorateur de Jardin qu'il faut ici paſſer, le métier de ces ſortes de gens eſt de gagner ſur l'ouvrier, nipar celle de certains fameux Treillageurs qui font payer bien cher leur réputation; car il n'en eſt pas de notre Treillage comme d'un Berceau où l'on ne cherche que l'ornement, & qui demande par conſéquent la main d'un habile homme. L'opération du Treillage eſt la plus ſimple de toutes: pour peu qu'on ait d'intelligence, on peut apprendre à le faire en vingt-quatre heures, comme celui qui l'a fait toute ſa vie; & dans les environs de Paris on trouve vingt perſonnes pour une dont on peut ſe ſervir.

La botte de Treillage prêt à employer que les Marchands de Paris vendent communément quarante ſols, & plus, ſe donne à vingt-cinq ou trente ſols dans les ventes de bois où il ſe fabrique, ou chez les Marchands de campagne qui le font fabriquer, la botte

contient vingt-cinq montans qu'on nomme *Brins* de 9 pieds de longueur, & lorſque les brins ſont plus courts, le nombre en eſt plus grand à proportion, car il faut qu'il y ait toujours dans la botte 225 pieds effectifs : voilà la régle, mais tant à cauſe des aſſemblages qui abſorbent 6 pouces, que pour la plus grande ſolidité de l'ouvrage il y a double avantage à prendre tous les brins de 9 pieds, autant que les Marchands le veulent bien, ſur quoi ils ne ſont pas toujours bien traitables.

On doit prendre garde à cet égard que le bois ne ſoit point gras, car alors il eſt caſſant, & on en perd beaucoup à l'habillage. La graiſſe du bois ſe connoît à la couleur qui eſt jaunâtre ; pour qu'il ſoit de bonne qualité, il doit être fait de jeunes perches, auquel cas il eſt blanc, droit & ſans nœuds, ou du moins peu.

La botte de treillage fait à peu près deux toiſes quarrées d'ouvrage, en comptant la maille de 8 pouces ſur 7, telle qu'elle

qu'elle doit être, en ſorte qu'il entre la moitié d'une botte par toiſe, qui au prix marqué ci-deſſus vaut quinze ſols,

ci	0 l.	15 ſ.
Il entre quatre crochets par toiſe, qui ſe vendent 5 à 6 ſols la douzaine, pour ce	0	2
Il entre du fil de fer, qui coûte 10 ſ. la livre, pour	0	2
La façon de chaque toiſe ſe paye communément . . .	0	5
Et pour peindre le treillage à l'huile à deux couches en couleur de bois . . .	0	10
Total . . .	1	14

Ceux qui le veulent faire peindre en vert, doivent compter ſur le triple de la dépenſe, mais cela ne regarde plus l'utilité des Arbres, qui fait notre objet.

On ne doit pas trouver, ce me ſemble, cette dépenſe ſi exceſſive qu'on ne puiſſe y atteindre, puiſque du compte que je viens de faire il réſulte que pour

vingt-cinq pistoles on peut garnir un mur de 100 toises de longueur sur 9 pieds de haut : on conviendra du moins qu'on fait tous les jours des dépenses bien moins utiles dans les Jardins.

Il s'agit maintenant de faire la description de ces treillages, pour ceux qui n'en ont jamais vus, afin de les mettre en état d'en faire exécuter par-tout où ils se trouveront.

Le Bois, comme je viens de le dire, doit être de jeunes perches de Châtaigniers de 10 à 12 ans; au défaut de celui-là, on en peut faire de cœur de Chêne, que je n'estime pas moins, mais le premier est plus facile à travailler, & l'on en trouve assez communément par tout. On choisit dans les Taillis les perches les plus longues & les plus droites, qui n'ont pas été rongées par les bêtes fauves, qui les endommagent fort dans certains endroits. Toute grosseur est bonne, parce qu'au besoin on les refend en deux ou en quatre. Chaque brin pla-

né & équarré, doit avoir un pouce ou 14 lignes de largeur, sur 9 à 10 d'épaisseur; & c'est à l'ouvrier qui a son bois sous les yeux, à ménager la grosseur de sa perche, avant d'y mettre l'instrument, pour qu'il ait l'épaisseur que je viens de dire. C'est avec la plane qu'il la façonne, aidé d'un chevalet qui l'arrête par un bout, pendant qu'il travaille l'autre.

Quelque attention qu'on ait à choisir les perches droites, il arrive presque toujours qu'il se trouve encore quelque partie courbe dans la longueur : mais on corrige ce défaut par une seconde opération, lorsqu'on est prêt de mettre son bois en œuvre, & cela s'appelle habiller le treillage, c'est-à-dire le dresser. On tient de la main gauche son bois, qu'on appuye sur un billot, & sous les parties courbes on fait une entaille en biais à demi bois avec la serpe; ensuite en appuyant la main avec ménagement à quelque distance de l'entaille, pendant que

le brin est retenu un peu au-dessus par une espece de gond de fer enfoncé au bout du chevalet, on fait faire au bois un petit cri qui le redresse, & autant qu'il y a de parties courbes, autant il faut faire d'entailles, jusqu'à ce qu'il soit droit, & que l'œil soit content.

Le bois se trouvant ainsi préparé, il est question de l'employer, & voici comment. On compasse d'abord combien pour garnir son mur il faut de lattes courantes, à raison du maillage qu'on veut faire. Je le suppose de 9 pouces sur 8, les épaisseurs du bois comprises. Sur ce pied par exemple, on trouvera qu'à un mur de 9 pieds il en faut 12, parce que 9 multiplié par 12 font 108. qui font la même hauteur de 9 pieds réduits en pouces.

On marque ces divisions sur le mur, vec de la craie noire ou du charbon, environ de 8 toises en 8 toises. Lorsque toutes les divisions sont marquées, on enfonce deux chevillettes de fer dans le

mur, d'une division à l'autre, sur les lignes où se doivent sceller les crochets, & l'on tend d'une chevillette à l'autre une corde, qui sert à régler la place desdits crochets. Pour rendre ceci plus clair, je suppose d'abord qu'il faut trois rangs de crochets, pour arrêter le treillage, le premier à l'avant derniere maille du haut, le second à l'avant derniere du bas, & le troisiéme au milieu de ces deux mailles, c'est-à-dire, à la sixiéme ou septiéme. Cette disposition faite, on scelle les crochets en échiquier, de trois en trois pieds, avec du Plâtre & quelques morceaux de tuyau. Le mortier tel qu'il fût n'y vaudroit rien, à moins de lui donner le tems de bien sécher, avant de commencer l'ouvrage. On peut, quand on est pressé, & qu'on n'a pas de Plâtre, avoir recours à de grosses chevilles de bois dur, qu'on fait entrer de force dans les joints des pierres, & dans ces chevilles on pique les crochets, qu'il faut en ce cas faire faire à pointe de

à 5 pouces de long, au lieu que les crochets en plâtre doivent avoir 6 à 7 pouces, & être refendus par le bout à peu près en queue d'hyrondelle, pour qu'ils soient mieux retenus dans le mur. Mais il faut que les uns & les autres soient coudés en dehors environ d'un pouce, afin de retenir les lattes. Cette explication n'est que pour ceux qui n'en ont aucune connoissance.

Les crochets doivent saillir hors le niveau du mur d'un pouce, pour recevoir les lattes qui s'y emboîtent, & qu'on y attache avec un brin de fil de fer, pour plus de solidité; il faut encore qu'ils soient plats, & d'une ligne & demie d'épaisseur, sur 4 ou 5 de largeur. Quant à ceux qu'on destine pour mettre en bois, il faut qu'ils soient ronds ou quarrés, à peu près comme un gros clou, mais le coude applati.

Les crochets posés dans toute la longueur de votre mur, on asseoit d'abord dessus ses trois rangs de lattes (j'emploie

indifféremment les termes de lattes, de brins, & de treillage, qui sont ici tous trois synonimes). Il ne faut pas omettre une troisiéme opération que les lattes demandent, c'est de les aiguiser par les bouts, c'est-à-dire, de diminuer tellement l'épaisseur du bois à six pouces du bout, qu'il vienne *mourir à rien* (ce terme est consacré à ce qu'il exprime) : on comprend que cette circonstance est nécessaire pour accoupler les lattes, qu'on lie par ce moyen plus aisément ensemble avec deux mailles de fil de fer.

Ces trois rangs de lattes posés, le plus difficile de l'ouvrage est fait. Il n'est plus question que de diviser les places des brins montans, qui, dans la supposition ci-dessus, doivent être de 8 en 8 pouces, l'épaisseur du bois comprise. Cette division se marque comme la premiere avec de la craie noire, sur le plus bas & le plus haut de ces trois rangs de lattes, en observant de jetter un plomb de distance en distance pour qu'ils soient tous sur

leur à-plomb, & c'est sur-tout en commençant qu'il faut le faire.

Pour la facilité de l'ouvrage, c'est-à-dire pour passer plus aisément le superflu des lattes courantes derriere les montans, on ne pose d'abord qu'un montant de six pieds en six pieds environ; on y arrête avec le fil de fer les 9 lattes courantes, qui restent à placer des douze qui doivent se trouver, comme je l'ai dit. Lorsqu'elles sont toutes placées & arrêtées, on pose le reste de ces montans, & on lie le tout ensemble avec le fil de fer.

Je crois qu'on n'ignore en aucun pays comment se fait cette opération. Je dirai seulement qu'il faut serrer les liens le plus qu'on peut, avec la tenaille qu'on tient de la main droite, pendant que de la gauche on tient le fil de fer, qu'on laisse toujours en pelotte en l'employant, ensuite d'un petit tour de main, on le casse entre la tenaille même, quand on a tourné trois ou quatre tours en allant & venant.

On observera à l'égard du fil de fer que plus il est fin, plus il court, c'est-à-dire plus il fait d'ouvrage, & le fait meilleur, pourvû néanmoins qu'il puisse résister au travail. Il faut pour cet effet le brûler, & le brûler à propos, car quand il l'est trop ou trop peu, il casse sous la tenaille. Le tems qu'il doit rester dans le feu est environ un bon quart-d'heure.

Pour revenir au treillage, je ne dois point oublier que soit que les murs soient de niveau, soit qu'ils aillent en pente, il faut toujours que les montans soient à plomb, & que les lattes courantes soient placées comme je l'ai marqué plus haut. L'attention qu'il faut avoir lorsqu'ils sont en pente, c'est en réglant la place des crochets, de faire les traits du cordeau plus près les uns des autres, afin que les lattes suivent réguliérement le biais du mur. S'il arrive qu'un mur soit plus élevé dans une partie que dans une autre, ensorte qu'il faille 12 lattes à un bout, & que 10 suffisent à l'autre, on ne doit

pas pour cela changer la meſure de la maille, & il faut faire tomber l'irrégularité des lattes courantes dans le bas du mur, & non pas ſous le chaperon.

Le treillage fait, il ne reſte plus qu'à le peindre. Or comme on fait peindre par tout, j'obſerverai ſeulement à cet égard qu'il faut prendre un beau tems, & ne pas épargner dans la couleur la Litharge ou l'Eſprit de Térébenthine, pour qu'elle ſéche promptement, car lorſqu'il vient à pleuvoir avant qu'elle ſoit ſéche, la pluie la fait couler.

En ſuivant exactement cette deſcription, on peut par tout pays, avec une médiocre intelligence, ſe procurer la ſatisfaction de garnir ſes murs de treillages, ſans quoi, je le répéte encore, on ne doit jamais eſpérer un vrai contentement de ſes Eſpaliers, & d'autant moins qu'il y a peu de Jardiniers en état de ſuppléer par leur induſtrie au défaut des commodités.

CHAPITRE VII.

De la Taille.

ON taille communément les Pêchers lorſque ces Arbres ſont en fleurs, quelques-uns attendent même qu'ils ſoient défleuris, & que le fruit ſoit noué, fondés ſur ce qu'ils ſont plus ſûrs de ce qu'ils laiſſent, mais ce dernier uſage eſt ſujet à bien des inconvéniens. Quand vous commencez ſi tard cette taille, en ſuppoſant ſeulement vos Arbres en pleine fleur, combien n'en faites-vous pas tomber, quelque adreſſe que vous ayez ? Si au contraire ils ſont plus avancés, quel tort ne leur faites-vous pas ? La ſéve qui auroit nourri le bas de vos branches, , ſi elles euſſent été arrêtées de bonne heure s'eſt toute portée aux extrémités, ce n'eſt que dans ces extrémités que le fruit s'eſt arrêté, & pour le conſerver, vous êtes obligé de laiſſer vos branches d'une longueur exceſſive, qui ruine vos Ar-

bres, ou il faut abandonner le fruit pour conſerver l'Arbre ; alternative bien cruelle pour les amateurs. Dans ma premiere ſuppoſition, que l'Arbre eſt ſeulement en pleine fleur, quelle ſujettion pour le paliſſer après la taille ? Quel dommage ne cauſez-vous pas aux fleurs, & combien de tems n'employez-vous pas de plus que vous n'employeriez à cette taille, en y vous prenant plutôt ?

De plus, les yeux qui commencent à pouſſer en même tems que les fleurs s'épanouiſſent, vous cachent en partie votre ouvrage, & vous ne pouvez plus approcher votre taille de l'œil, de ſorte qu'autant de branches taillées produiſent autant de chicots à ôter pour l'année ſuivante. Vos liens d'ailleurs ne ſauroient être ni ſi propres, ni ſi bien arrêtés, par l'embarras que vous cauſe la multitude de ces fleurs. Vous ne voyez plus les défauts du bois, s'il y en a, ni les vieux chicots qu'il faut rapprocher ; vous travaillez enfin au haſard.

J'éprouvai tous ces inconvéniens les premieres années que je voulus travailler par moi-même en ſuivant la méthode générale. Mais ayant dans la ſuite eſſayé ſur quelques Arbres l'effet qu'il en pouvoit réſulter de les tailler plutôt, la crainte que j'avois, ſelon l'opinion vulgaire, qu'ils ne priſſent trop d'avance, & que les gelées du Printems ne ruinaſſent la fleur, s'évanouit bient-tôt. Ces Arbres, que j'avois taillés à la fin de Janvier & en Février, ne ſe trouverent pas plus avancés que les autres qui je taillai en Avril, la fleur ni le bois n'avoient point ſouffert. Je continuai l'année ſuivante d'en tailler un plus grand nombre avec le même ſuccès, & enfin la troiſiéme année je les taillai tous dans les mêmes mois, & je continue depuis nombre d'années avec une entiere ſatisfaction. Je conſeille donc à tout le monde d'en faire de même ; malgré le préjugé public qui s'élevera peut-être contre cette nouveauté, on éprouvera bien-tôt que l'ou-

vrage se fait mieux, plus vîte & plus proprement. On voit clair du moins dans tout ce qu'on fait, & l'on distingue fort bien dans ces mois les bonnes fleurs d'avec les mauvaises, car la séve a commencé de faire grossir les bonnes, à moins que l'hyver n'ait été très-long & très-rude, auquel cas il faut différer un peu plus tard. Car il est important, comme je viens de l'observer, de pouvoir distinguer sûrement les bons boutons d'avec les mauvais, & il faut pour cet effet, que la séve ait agi sur les bons, je veux dire qu'ils soient enflés à un certain point. On ne manquera pas d'objecter que l'hyver n'est pas encore passé en Janvier ni en Février, que tel bouton peut être bon alors, & périr dans les mois suivans, & qu'alors on n'a plus de ressource pour allonger quelques branches en faveur du fruit. Je conviens du fait: mais je répons que si les mauvais vents brouissent la fleur en Mars & en Avril, les Arbres qui ne sont pas taillés, n'en sont pas plus

exempts que les autres. D'ailleurs, comme on laiſſe quatre fois plus de boutons qu'il n'en pourroit reſter, ſi tout venoit à bien, j'ai les trois quarts à perdre par les accidens incertains qu'on m'oppoſe avant de faire une perte effective. Ainſi je ne cours pas grand riſque : mais fût-il encore plus réel, les avantages que je trouve dans la méthode que je me ſuis faite, me feroient paſſer pardeſſus. Que ſert d'ailleurs la grande abondance de fruits qui nouent, puiſqu'il faut ſacrifier en Mai ou en Juin tout ce qui paſſe la portée de l'Arbre. Enfin pour dernier avantage, & ce n'eſt pas le moindre; mon fruit une fois noué profite beaucoup plus que celui des Arbres qu'on taille en pleine fleur, & la raiſon en eſt évidente. La ſéve ayant fait bien moins de diſſipation, parce que n'ayant pas eu à nourrir cette quantité de branches qu'on taille ſi tard, elle ſe porte bien plus abondamment dans les fibres nourricieres de l'Arbre. J'ai éprouvé tout ce que je dis,

& depuis que j'obſerve cette pratique ; il ne m'en eſt jamais arrivé aucun inconvénient. J'ai toujours eu abondance de fruits, excepté dans l'année 1741. qui a été généralement ſi fatale à tous les fruits ; une expérience auſſi complette doit raſſurer contre tous les raiſonnemens des gens attachés à leurs préjugés, & prévenus contre toutes les routes qu'ils ne connoiſſent pas.

Je ne dois pas omettre une circonſtance plus importante qu'on ne croit : c'eſt que pour la facilité du travail, & pour n'être pas expoſé à rompre des branches, il ne faut jamais commencer à tailler un Arbre, qu'il ne ſoit tout-à-fait dépaliſſé, & qu'on ne l'ait bien nettoyé de tous les vieux joncs & oziers & des feuilles ſéches qui s'amaſſent ſouvent entre le mur & le treillage. Outre que la propreté le demande, c'eſt détruire les retraites de beaucoup d'inſectes qui s'y cachent, & qui endommagent vos fruits, ſurtout les Pêches violettes, dont les

Limas

Limas & les Limaçons sont si friands.

J'en suis à la description de la Taille. Les Pêchers que vous avez à tailler sont jeunes ou vieux, vigoureux ou languissans, c'est l'état de votre sujet qui doit régler votre opération; le travail qu'il a fait vous indique celui que vous avez à faire; il faut en deux mots le traiter suivant sa force & son besoin.

Je commence par les nouveaux plans de l'année. S'ils n'ont poussé que de foibles branches, vous les réduirez à deux ou à quatre bien placées sur les côtés, & égales en force, que vous taillerez à 5 ou 6 pouces. S'il s'en trouve une petite à fruit au milieu, vous pouvez la laisser; mais si elle est de la même force que celles des côtés, supprimez-là, car comme le milieu se garnit toujours assez, on ne doit être occupé que des côtés, & c'est du pli que vous donnez à votre Arbre la premiere & la seconde année que tout dépend pour les suivantes.

Si vos Arbres ont poussé deux fortes

branches bien placées, l'une à droite & l'autre à gauche, conservez-les & taillez-les à 8 ou 10 pouces, vous pouvez en même tems laisser quelque petites brindilles çà & là pour fruit.

La méthode de bien des Jardiniers qui regardent ces sortes de branches comme des sangsues auxquelles ils ont juré de ne point faire de grace, est de les supprimer sans ménagement, & de se retrancher sur les petites; pour moi l'expérience m'a appris à n'être pat toujours si sévere. Il m'est arrivé, en taillant certains Arbres fougueux, de retrancher autant de ces branches qui affament les autres qu'il s'en présentoit, & d'être sept à huit années sans pouvoir leur donner aucune forme, & sans en tirer aucun fruit. Ces mêmes Arbres passoient ensuite d'une extrémité à l'autre, & tomboient en langueur. Ce phénomene, je l'avoue, a toujours été incompréhensible pour moi: mais le fait est certain, & la cause est un des secrets de la Végétation que je n'en-

n'entreprens pas de fouiller : on pourroit cependant conjecturer que les racines qui opérent & qui s'entre aident mutuellement avec les branches, étant arrêtées dans leur action par les violences réïtérées qu'on leur a faites, se lassent, pour ainsi dire, d'agir inutilement, & que la séve venant à se rerirer des branches, se perd en quelque façon dans les racines, qui de même restent sans action dès que la tête n'agit plus.

J'ai éprouvé au contraire qu'en suivant l'inclination de ces sortes d'Arbres, & qu'en taillant les fortes branches avec un certain ménagement, elles formoient en peu de tems un bel Arbre, qui au bout de deux ou trois années n'en poussoit plus. Lorsqu'à la seconde & à la troisiéme il continuoit d'en pousser, je taillois non seulement sur les grosses branches, mais encore sur les petites nées de celles-là dans la même année, & cela pour mettre plus de diversion dans la séve. Mes Arbres, par cette conduite, se

modéroient, & de ces branches vicieuses dans leur origine il en sortoit quantité de bonnes qui couvroient promptement mon mur, & qui rapportoient abondamment. Le seul inconvénient que j'ai vû résulter quelquefois de cette pratique, & auquel il faut prendre garde, c'est que la séve se portant toujours aux extrémités, l'Arbre ne vienne à se dégarnir par le bas : mais quand on a l'attention de pincer les jets nouveaux au mois de Mai, & de décharger beaucoup la tête au palissage, on prévient cet inconvénient, & le bas s'entretient garni.

S'il n'y a qu'une de ces sortes branches à vos jeunes Arbres, c'est une autre cas, il faut la supprimer par tout où elle est; s'il y en a deux, l'une à droite ou à gauche, & l'autre dans le milieu, il faut de même les couper, car le côté foible périroit, & votre Arbre ne prendroit jamais de forme; il faut aussi jetter alors votre taille sur les petites branches, en ne donnant pas plus de charge d'un côté que d'un autre.

J'observerai en passant qu'on ne verroit jamais de ces sortes de branches mal placées, si dans le mois de Mai on avoit soin de pratiquer ce que je conseille dans le Chapitre suivant ; car en déchargeant le côté le plus fort, la séve se rejetteroit de l'autre ; mais comme il y a peu de gens qui veuillent en prendre la peine, il s'agit de donner un moyen pour réparer le défaut de cette opération quand on l'a manquée.

Voilà la conduite que vous devez tenir pour la premiere année. Passons à la seconde jusqu'à la sixiéme. J'ai dit ce qu'il faut faire à l'égard des Arbres qui s'emportent en bois, & qui demandent qu'on les charge pour modérer leur feu, & les obliger de se mettre à fruit : à l'égard de ceux qui ne poussent que modérément, il faut les traiter à proportion, & sur toutes choses tenir le milieu court, & ne pas plus charger un côté que l'autre. Il arrive très-souvent que l'un des deux est plus fort, il ne faut pas se laiſ-

ſer ſéduire par l'appas du fruit qu'il promet. Retranchez tout ce qui excéde la force de l'autre, & ne ſouffrez aucune branche plus forte d'une part que d'une autre.

Pour régle fondamentale toute l'œconomie de votre Arbre doit rouler ſur deux ou quatre bonnes branches égales en force, qui doivent être comme les meres de toutes les autres ; c'eſt ſur celles-là que vous devez veiller avec un ſoin particulier pour les eſpacer également, & leur laiſſer toute l'étendue qu'elles peuvent ſouffrir. Vous pouvez leur donner juſqu'à 12 ou 15 pouces de taille quand elles ſe trouvent d'une force raiſonnnable. A l'égard des moyennes, il en faut laiſſer proportionnément à la vigueur de l'Arbre, & les tailler depuis 6 pouces juſqu'à 8, ſuivant la place qu'elles occupent, & que les boutons à fleur ſont plus ou moins écartées du pied de la branche; car ſouvent ils en ſont fort loin, ſurtout à certaines eſpeces : & comme le

fruit eſt notre principal objet, on peut quelquefois en ſa faveur s'écarter un peu des régles, & tailler plus long.

Il faut obſerver à cet égard qu'il n'y a de bons boutons à fleurs que ceux qui ſont doubles, & qui ont un œil à bois entre deux ; ceux qui ſe trouvent ſimples, quoiqu'accompagnés d'un œil à bois, fleuriſſent bien, mais ne nouent pas, ou du moins rarement : tâchez toutefois de ne pas trop vous laiſſer tenter par le fruit, le trop de charge jetteroit d'abord la confuſion dans vos Arbres ; & ruineroit enſuite le milieu & le bas.

A l'égard des petites branches, tant celles qu'on nomme *chiffonnes* que les brindilles ſi reſpectées de la plûpart des Jardiniers pour le fruit, je les ſupprime tant que j'en ai de meilleures, je ne dis pas de groſſes, mais de moyennes ; étant inconteſtable qu'une branche qui a un certain corps, nourrit mieux ſon fruit qu'une foible, & qu'il s'arrête également deſſus malgré le préjugé commun

que les petites le retiennent mieux, comme ceux qui voudront y faire attention en demeureront convaincus. Ce n'eſt donc qu'au défaut des unes que je conſerve les autres ; il y a pourtant des exceptions à faire à cet égard.

1°. Si votre Arbre a une vigueur extraordinaire, & qu'il ſoit beſoin de le fatiguer par la charge pour l'arrêter, il faut laiſſer une bonne partie de ces brindilles.

2°. Si vos branches moyennes n'ont pas de boutons à fleurs au-deſſous de la taille qu'il convient de leur faire, & que vous ſoyez curieux d'avoir quelques fruits ; il faut de même en laiſſer quelques-unes des plus courtes & des mieux diſpoſées à tourner au fruit.

Au reſte je ne comprens point ſous le nom de brindilles certaines petites branches courtes, qu'il ſeroit plus à propos de nommer *bouquets*, puſqu'elles n'ont communément qu'un ou deux pouces de longueur. Celles-là ſont précieu-

ſes,

ſes, & rapportent ordinairement de très-beaux fruits, je n'ai garde par conſéquent de m'en détacher.

L'uſage que je fais quelquefois de ces petites branches que je condamne, c'eſt de les tailler au premier œil quand elles ſe trouvent placées en quelque endroit où je prévois qu'il pourroit ſe former un vuide. Une de ces branches ainſi taillée, peut l'année ſuivante en produire une meilleure, & ſi elle m'eſt encore inutile, quoique bonne, je la retaille toujours à un œil juſqu'au beſoin ; ces ſortes de branches ſont des reſſources qu'il eſt important de ſe ménager pour entretenir un Arbre toujours plein, & ſuppléer aux branches qui ſe ſont uſées à donner du fruit, ce qui ſe doit également pratiquer ſur des branches moyennes comme ſur les petites dont je traite ici.

A l'égard des Arbres qui ne pouſſent que foiblement, il faut examiner ſi le mal n'eſt point dans la racine ; en ce cas il faut l'arracher : mais ſi la racine eſt

bonne, il faut le conſerver, & le fumer de la maniére que je l'indique au Chapitre XVIII. le fumier rend ſouvent la vigueur à ces ſortes d'Arbres, mais tant qu'ils languiſſent, il faut les tailler fort courts, & ſur les meilleures branches.

Voilà ma méthode pour gouverner les Pêchers pendant les premiéres années; à quoi j'ajouterai, pour ne rien omettre, qu'il faut une très-grande attention pour les bien paliſſer après la taille.

1°. Comme l'inclination des Arbres eſt toujours de s'élever, il faut eſſentiellement veiller à tenir le bas garni, comme je l'ai obſervé, & cela s'opére de deux façons, l'une par l'effet de la bonne taille, ſur quoi je me ſuis aſſez étendu; l'autre par le ſoin qu'on a de rabbattre ou de contraindre les branches ſur les côtés, en les paliſſant, & de les eſpacer également. Il faut prendre garde en même tems qu'elles ne prennent aucun mauvais plis, & ſi le mal eſt déja fait, il faut corriger ce défaut en écartant les bran-

ches qui sont entassées les unes sur les autres, & celles qu'on a croisées mal à propos, ou qui sont courbes. C'est par le secours des osiers & des baguettes qu'on les redresse, & l'adresse seule doit guider dans ces petites opérations, où je ne m'arrête pas.

2°. Une autre attention qu'il faut avoir en palissant les branches, c'est de prendre garde que l'œil de l'extrêmité soit toujours tourné de façon que la branche qui en doit naître prenne naturellement sa route par dessus le treillage, & non par derriére; cela se voit sans beaucoup d'étude; & en ce cas, avec une petite baguette appuyée & attachée au besoin sur le treillage, ou fait aisément revenir sur le devant les branches qui cherchent le mur.

J'ajoûte à ces observations qu'il ne faut que médiocrement serrer les osiers, parce qu'il arrive souvent qu'étant trop serrés, ils coupent la branche quand elle vient à grossir; il faut aussi éviter de faire

passer son osier par dessus les yeux de la branche en l'attachant : un peu d'adresse empêche ces petits défauts, qui ne sont pas de grande conséquence, mais qui ont néanmoins leurs inconvéniens.

Comme souvent il se trouve des branches taillées qui ne peuvent atteindre au treillage, on se sert alors de petites baguettes qu'on entrelasse dans le treillage, où l'on passe à leur extrémité, en forme de nœud coulant : un brin d'osier qui vient s'attacher par l'autre bout au treillage, & qui assujettit la branche ; cela est d'autant plus nécessaire, que lorsqu'il vient du fruit à ces branches, & qu'elles ne sont pas soutenues, assez souvent il emporte la branche.

Ces derniéres observations regardent les Pêchers de tout âge. Revenons à présent à la taille. J'ai marqué tout ce qui convenoit pour ceux du premier âge ; passons à ceux du second & du troisiéme. J'appelle Pêchers du second âge ceux qui sont dans toute leur force ; les Arbres

du troisiéme âge sont ceux qui sont un peu sur le retour ; ceux-ci ne sauroient être trop menagés, il faut les tailler courts & seulement sur les meilleures branches : les petites ne doivent point absolument être conservées, parce que sur de vieux sujets elles ne donnent que du fruit éthique.

Quand par hasard il arrive à quelqu'un de ces vieux Arbres qu'il sort de leur pied quelque branche un peu vigoureuse, & capable de renouveller l'Arbre, il faut la traiter dans cette vûe, & la conserver précieusement pour remplacer les vieilles branches qu'on détruit peu à peu; mais si elle sort de quelque vieille branche, il faut l'ôter. Je n'ai pas autre chose à dire de ces vieux Arbres, sinon qu'on ne doit les ménager que quand malgré leur vieillesse, ils rapportent encore de bons fruits; car dès que cette condition manque, il faut les arracher.

A l'égard des Arbres du second âge,

qui sont dans toute leur force, & qui chargent abondamment, comme ce sont eux qui font notre richesse, ils méritent la plus particuliére attention.

La plûpart des Jardiniers qui travaillent sans principes, sans raisonnemens, & sans se soucier de l'avenir, les conduisent de façon qu'ils sont bien-tôt ruinés. C'est ce qui fait dire assez généralement que le Pêcher n'a que 12 à 15 ans de vie. Erreur grossiére! J'en ai quelques-uns qui ont plus de 40 ans, & qui s'entretiennent encore assez bien. Ils n'ont pas été sous ma conduite pendant les 20 premiéres années: mais ils ont eu l'avantage d'être bien gouvernés, & depuis qu'ils sont dans mes mains je les ai si bien ménagés, qu'ils rapportent encore de beaux & bons fruits. J'en ai d'autres en assez grand nombre que j'ai planté il y a 15 à 18 ans, qui sont assûrément d'une grande beauté; & que je ne regarde encore que comme des enfans; ensorte que si je pouvois compter sur 30 années de

vie, & que je puſſe toujours les gouverner moi-même, j'aſſurerois bien qu'ils ſubſiſteroient encore tout ce tems. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à viſiter les Plants de Montreuil, on y verra des Arbres de l'âge dont je parle chez certains Particuliers qui les ont ſans doute mieux ménagés qu'on ne fait ordinairement dans cet endroit même, où l'on force les Arbres à produire, ſans s'embarraſſer de leur durée, parce que les Locataires des terres ſont preſſés de jouir: j'en ai vûs qui ont juſqu'à huit toiſes d'étendue, également ſains & vigoureux partout, & que j'ai jugés de l'âge de 50 ans. Qu'on ſe détache donc du préjugé que cet Arbre ne dure pas ; c'eſt la mauvaiſe conduite qui le fait périr, quand il ne vit pas à peu près autant qu'un autre Arbre fruitier. Je ſuppoſe pourtant en diſant cela, qu'il ſe trouve dans un bon fond, & qu'il ne lui arrive point d'accident : car malgré la bonne conduite, ſi le fond de terre ne vaut rien, s'il eſt entiché de

la gomme ; si la punaise ou la fourmi l'attaquent violemment, il faut qu'il périsse. J'ai l'avantage, avec beaucoup d'autres, d'être exempt de tous ces fléaux, il ne faut donc pas les regarder comme attachés inséparablement à l'espéce, & par conséquent il faut donner tous ses soins pour le faire vivre.

L'Opération de la taille est celle de toutes qui contribue le plus à leur durée. Ne les point trop charger & bien entretenir le plein, voilà tout l'art de la taille, qui paroît bien simple, mais qui a ses difficultés, eu égard au choix des branches, au travail que l'Arbre a fait, à la situation des boutons à fleur, à l'espéce de fruit, & à bien d'autres circonstances ; sur lesquelles on peut établir quelques régles. Je ne parlerai point de certains cas sur lesquels on ne peut statuer que vis-à-vis de son objet, & que la pratique seule peut enseigner.

Chacun a sa méthode, & dirige sa taille suivant ses idées. Les uns taillent

court fur toute branche, les autres allongent les branches qu'ils destinent à donner du fruit, & laissent des coursons pour leur donner du bois l'année suivante. La mienne est toute différente, & c'est après beaucoup d'étude & d'expérience que je m'y tiens, comme à la meilleure.

Je suppose que l'Arbre à qui j'ai affaire a été conduit dans sa jeunesse à peu près suivant mes principes, & qu'il est réguliérement bien rempli; car s'il est défectueux dans quelque partie, il faut le traiter suivant ses besoins.

Partant de ma supposition, & trouvant mon Arbre en bon état, après qu'il est dépalissé, je commence à faire une recherche des branches usées, qu'il est aisé de connoître à leur maigreur, & aux mauvais jets qu'elles ont faits, je retranche la branche usée jusqu'à la grosse branche d'où elle sort; à moins que dans son étendue elle n'ait poussé quelque bonne branche, sur laquelle je la ravale,

s'il n'y a rien dans le voisinage pour remplir la place. Je passe ensuite aux branches de l'année, & je supprime toutes les grosses, s'il en a poussé. Par *grosses branches*, j'entens toutes celles qui excédent la moyenne grosseur; je supprime de même toutes les petites, à moins que quelqu'une ne me soit nécessaire pour garnir quelque vuide, ou pour me servir de ressource, auquel cas je la taille à l'épaisseur à peu près d'un écu, comme je l'ai marqué ci-devant. J'excepte toujours les petits bouquets dont j'ai parlé.

Ce premier retranchement fait il ne me reste plus que des branches égales en force; je vois clair alors dans mon ouvrage. Je n'ai plus enfin qu'une réforme à faire dans la quantité, & voici sur cela ma régle. Je n'en laisse qu'une de toutes celles qui ont poussé sur la branche que j'ai taillée l'année précédente; & c'est la plus basse que je laisse, parce qu'elle est toujours bonne, au moyen des précautions que j'ai prises au tems de l'ébourgeonnement.

Ceux qui n'auront pas fait cette opération, choisiront la meilleure des plus basses.

Après cette seconde réforme, je passe à la troisiéme, qui est la taille de ces branches. J'examine alors si mon Arbre a beaucoup chargé l'année précédente, & de quelle espéce il est : suivant ces deux cas, je raccourcis ou j'allonge ma taille. Si mon Arbre a beaucoup chargé, je le ménage: & si c'est, par exemple, une Magdeleine ou une Violette, comme ces Arbres sont plus vigoureux que les autres, je leur donne plus de charge: mais si mon Arbre est de toute autre espéce, & qu'il n'ait pas été fatigué de la charge, j'allonge ma taille jusqu'à huit pouces, si la place le permet; mais si je me trouve resserré, & si je n'ai rien audessous pour remplacer ce qui se trouve épuisé, je tiens ma taille courte, & je ne lui donne que 3 ou 4 pouces. Il se trouve communément par la différente disposition des places, que la moitié de

mes branches est allongée, & que l'autre est retenue courte. Par-là je maintiens le plein de mon Arbre, & je ne le fatigue point.

J'ai dit que je ne laissois jamais qu'une branche de toutes celles qui sont venues sur la branche taillée l'année précédente. Cependant il y a des cas (tel que celui d'une branche voisine que la gomme aura fait périr) où, lorsque je trouve deux bonnes branches égales en force, venues dans le bas de cette branche taillée, & que j'ai une grande place à remplir, je taille sur toutes deux à 5 à 6 pouces. Si je n'ai pas un besoin déterminé, & que je craigne seulement que la place ne vienne à se dégarnir après que ma branche sera épuisée, je donne la taille ci-dessus à la plus élevée, & je rabats la plus basse sur son premier œil, afin de m'assurer une bonne branche pour l'année suivante.

A l'égard des extrêmités, c'est la place que j'ai qui me règle. Si mon Arbre couvre tout-à-fait son mur, je ménage

ma taille de maniére qu'il y ait toujours un bon pied de distance de l'extrêmité de ma branche taillée à la bordure du chaperon, pour pouvoir palisser les nouvelles branches, à l'effet de quoi je retranche tout ce qui a porté fruit dans l'année, & je le remplace par de nouvelles branches, que le dessous doit me fournir. M. de la Quintinie en traitant cette matiere recommande de laisser toujours trois pieds de distance, j'avoue que cela me paroît outré, car les murs sont trop précieux aux particuliers pour laisser un aussi grand espace en non valeur.

On m'objectera peut-être, que par ma méthode de ne tailler que sur une seule branche à fruit, & de n'en point garder à bois, je m'expose à n'avoir plus de bon bois pour les années suivantes. Ces branches qui s'épuisent en fruit, dira-t-on, ne poussent plus entre ces fruits que des branches maigres, peu capables de fructifier ; elles périssent à la fin, & conséquemment votre Arbre se dégarnit de toutes parts.

Cette objection est spécieuse, parce qu'effectivement dans l'ordre commun de la taille, la plûpart des branches à fruit se ruinent sous la charge, & ne sont plus capables d'aucune fonction, ni pour bois ni pour fruit, ensorte qu'on est oblide retrancher les unes au bout de l'année même, & les autres à la seconde, ou à la troisiéme; mais elles n'ont pas tout-à-fait le même sort avec moi, & ne périssent que fort tard, comme je vais le démontrer.

Quand on laisse double branche, l'une destinée uniquement à donner du fruit, & l'autre à donner du bois, on sent naturellement que la séve est obligée de se partager entre l'une & l'autre, & que la branche à bois qui n'a point de fruit à nourrir, profite bien mieux que l'autre: or il est évident que la séve étant portée toute entiere dans ma branche unique: doit opérer elle seule, ce qu'il faudroit qu'elle opérât dans les deux, c'est-à-dire, nourrir son fruit, & donner du

bois; d'ailleurs une partie de mes branches est retenue courte, comme je viens de l'observer, & je me ménage de plus des ressources, par-tout où j'apperçois le moindre danger de vuide. Je ne cours donc point les risques dont on pourroit s'effrayer : mais j'ai par-dessus tout l'expérience, qui convaincra comme moi tous ceux qui éprouveront ma méthode.

Celle qu'on suit à Montreuil, tient en quelque chose de la mienne, en ce qu'ils laissent peu de branches, & retranchent toutes broustilles : mais elle différe en ce qu'ils chargent extraordinairement leurs Arbres, sur-tout les premiéres années, ils allongent jusqu'à deux pieds & deux pieds & demi leurs maîtresses branches, & taillent en même tems sur une bonne partie des petites qui ont poussé entre leurs feuilles. Il est vrai que la qualité de leur terre autorise en quelque façon cette pratique, & d'ailleurs ils ne s'embarrassent ni de la durée de l'Arbre, ni de la belle forme; tout leur objet est de re-

cueillir promptement & abondamment; enforte que le bas de leur mur, après les quatre premiéres années, eſt preſque toujours dégarni; défaut qu'un curieux ne doit pas ſouffrir; mais quand quelqu'un à leur exemple voudroit paſſer là-deſſus pour jouir promptement, il y échoueroit à coup ſûr, à moins de rencontrer une veine de terre parfaitement ſemblable à la leur. Cette circonſtance peut ſe trouver, mais elle eſt ſi rare, que de tous ceux de ma connoiſſance qui ont tenté cette pratique, aucun n'y a réuſſi. En un mot, je peux dire en général qu'elle eſt plus admirable qu'imitable.



CHAP.

CHAPITRE VIII.

De l'Ebourgeonnement.

L'Ebourgeonnement dans la culture du Pêcher, eſt l'opération la plus importante, & néanmoins la plus négligée. Quand je dis la plus importante, j'excepte la taille, qui eſt de toute néceſſité. L'utilité de l'ébourgeonnement conſiſte en ce qu'il facilite toutes les autres opérations, & qu'il procure au fruit ces trois avantages, la ſûreté, la beauté, & la bonté. M. de la Quintinie a donné ſur cela des régles très-judicieuſes, mais il n'a pas aſſez rapproché ce qu'il en a dit, & il eſt même quelquefois un peu diffus ſur cet article. Je dois pourtant lui rendre cette juſtice, que j'ai beaucoup profité de ſes lumiéres dans les remarques que j'ai faites d'après lui, & que ſes obſervations m'ont

conduit à en faire de nouvelles, dont on courra profiter après moi.

L'ébourgeonnement a un grand nombre d'objets aussi intéressans les uns que les autres, & je vais les suivre par ordre.

Le mot d'ébourgeonnement porte sa signification avec lui. Ebourgeonner c'est ôter des bourgeons. Rien de plus facile en apparence; mais les ôter à propos & avec choix, c'est ce qui demande une parfaite intelligence de la matiere.

Le tems propre pour ébourgeonner, est le mois de Mai; les bourgeons alors sont assez formés pour fixer notre choix, & sont encore assez tendres pour se détacher aisément par la seule action du pouce, sans le secours d'aucun instrument.

L'ébourgeonnement se confond assez ordinairement avec une seconde opération qu'on appelle *pincer*, & une troisiéme qu'on nomme *arrêter*, parce qu'elles se font toutes trois ensemble : je distinguerai les unes & les autres.

Il suffit d'avoir vû un Pêcher une fois en sa vie, pour savoir qu'au printems il fourmille de branches qui demandent nécessairement d'être éclaircies. Or ébourgeonner, c'est faire de bonne heure ce retranchement, qu'il faudroit faire, au premier palissage, quand on ne l'a pas fait plûtôt ; mais il y a une différence infinie de le faire avant.

Tout le travail des Pêchers, comme je l'ai déja dit, se réduit à deux objets, c'est la belle figure de l'Arbre & une honnête fécondité de bons fruits, toutes les opérations doivent donc tendre à ces deux fins.

Il faut dans cette vûe le soulager de tout ce qui lui est inutile ou nuisible ; j'appelle inutile, tout ce qui est mal placé, quoique bon, & nuisible, tout ce qui est mauvais en lui-même.

Ce sont ces deux vices qu'il faut retrancher, & c'est particuliérement sur les branches taillées de l'année qu'ils se trouvent. Or, comme ces branches,

ſuivant ma méthode, ont pour la plû-part ſept à huit pouces & quelquefois plus, il ſe trouve dans cette étendue juſqu'à huit & dix yeux qui ſont autant de branches.

Cette quantité de branches ne ſauroit ſe nourrir également bien, & formeroit néceſſairement une confuſion; je les réduis donc, ſuivant ma place, à deux ou à trois, & je choiſis une ou deux des plus baſſes, oppoſées l'une à l'autre, avec celle qui eſt à l'extrêmité, en cas qu'il y ait du fruit attenant, & qu'il n'y en ait pas plus bas.

S'il n'a noué que dans le bas, ou s'il a noué dans toute la longueur de ma branche, où le nombre des yeux peut aller à huit ou dix; dans l'un & l'autre cas je rabbats ma branche à peu près à moitié, & je ne conſerve que trois ou quatre fruits le mieux eſpacés qu'il ſe peut, bien entendu que je laiſſe toujours à l'extrêmité une bonne branche des nouvelles venues; je pince en

même tems avec l'ongle, à l'épaisseur de deux écus, le surplus des branches qui tiennent aux fruits, (ce qui s'appelle arrêter) & s'il y en a d'autres qui ne soient pas accompagnées de fruit à côté, je les éclatte tout-à-fait, me bornant toujours au nombre de deux ou trois.

Si ma branche n'a retenu aucun fruit; je la retaille sur la seconde de celles qu'elle a poussées, c'est-à-dire, que je ne conserve que les deux plus basses, à moins que la grande vigueur de l'Arbre ne m'oblige d'en laisser davantage pour consommer & diviser la seve.

A l'égard des branches que j'ai taillé courtes, je ne conserve que deux des nouvelles venues la plus élevée & la plus basse du côté qui lui est opposée; je supprime les autres qui n'ont point de fruit à leur côté, ou je les pince, s'il y a du fruit, & quand elle n'en auroit point retenu, je la traite toujours à peu près de même; quelquefois pourtant je

n'y laiffe qu'une feule de fes nouvelles branches, & c'eft la plus baffe.

S'il furvient quelque groffe branche, foit de mes branches taillées de l'année, foit du corps même de mon Abre, je confulte fon befoin & fa vigueur ; fi elle peut nuire à fes voifines, & qu'elle me foit inutile, je la coupe : mais fi elle eft utile, foit pour remplir un vuide ou le prévenir, foit pour confommer la feve trop abondante, je la pince à quatre ou cinq feuilles ; & comme de chaque feuille il fort une nouvelle branche, je m'en trouve bien-tôt quatre ou cinq médiocres, dans le nombre defquelles je choifis au premier paliffage celle qui me convient le mieux.

A L'égard des petites qui peuvent naître des vieux bois, je les fupprime, à moins qu'elles ne viennent garnir à propos quelque vuide, ou que je ne les envifage comme une reffource pour l'avenir. Mais je conferve ces efpeces de petits bouquets dont j'ai parlé dans

le Chapitre précédent, quelque part qu'ils viennent.

Il faut avoir une grande attention au pied de votre Arbre; souvent il en sort des branches qui viennent fort à propos pour en remplacer d'autres qui commencent à s'épuiser, il faut les conserver avec soin, & si elles poussent avec beaucoup de force, les pincer à cinq ou six yeux.

A l'égard des branches gourmandes qui se connoissent, comme je l'ai dit, à leur couleur verte, tachée de points rouges & à leur grosseur, il les faut soigneusement ôter par-tout où elles sont, à moins qu'on n'en ait un besoin extrême pour réparer un vuide, & que vous n'ayez point d'autre ressource d'ailleurs, mais en ce cas il faut les pincer & les repincer même une seconde fois au mois de Juin.

Il arrive communément que d'un même œil, sur-tout à l'extrêmité de votre taille, il pousse deux & trois branches

ensemble ; il faut en ce cas n'en laisser qu'une, & choisir la mieux placée.

Lorsqu'on rencontre quelques Pêches jumelles, s'il y en a une plus petite que l'autre, comme c'est l'ordinaire, il faut avec adresse, détacher la plus petite, sans ébranler l'autre, mais si elles sont d'égale grosseur, ôtez-les ou laissez-les, c'est tout un, elles ne viendront jamais à bien.

Voilà à peu près toutes les attentions que demande l'ébourgeonnement. Il est question à présent d'en faire sentir toute l'utilité.

Il est d'abord aisé de comprendre que ce retranchement fait à propos, fortifie infiniment ce qu'on laisse, tant les fruits que les branches ; comme d'une médiocre nourriture elles passent à une bonne, il est tout naturel qu'elles s'en portent mieux.

Il y a plus, ce que vous avez retranché qui se trouvoit mal placé, & qu'il auroit fallu couper au premier palissage,

si vous ne l'aviez fait alors, étoit souvent le mieux favorisé de la séve, & auroit fait souffrir la branche bien placée, qui, débarrassée de ce mauvais voisinage, profite de sa nourriture, & devient une bonne branche.

Vous avez dans ce retranchement un autre avantage, c'est que vous détachez net ces branches, au lieu qu'en les coupant avec la serpettte, lorsque vous attendez au palissage, la confusion dans laquelle vous travaillez, fait que vous ne sauriez approcher votre coupe, & vos branches deviennent couvertes de chicots désagréables à l'œil, qui occupent beaucoup, quand il faut les rapprocher à la taille d'hiver, ou qui font un fort vilain effet, si on néglige de les ôter; il arrive même presque toujours que de ces chicots laissés au palissage il en repousse tout de suite deux ou trois mauvais jets qui consomment inutilement la séve, font de la confusion, & nuisent aux fruits.

Il arrive encore qu'en coupant toutes ces branches superflues & mal placées, l'ébranlement que cause l'effort de votre serpette, & l'embarras de l'ouvrier qui ne voit pas son ouvrage, font tomber une partie du fruit, qu'on doit fort regretter alors, car il a en quelque façon passé tous les risques.

Que dis-je, ces fruits si désirés, seroient, pour ainsi-dire, en toute sûreté, si on n'avoit pas négligé l'ébourgeonnement. En effet, qu'arrive-t-il alors, Les fruits cachés, étouffés, & comme ensevelis dans cet épais feuillage, s'attendrissent, comme l'indique visiblement leur couleur plus blanche que verte, & venant à respirer subitement le grand air joint aux rayons brûlans du Soleil qui leur est nouveau, ils se fanent pour la plus grande partie & tombent ; car il faut remarquer que comme la séve se porte toujours aux extrémités, & que d'ailleurs ce ne sont que ces extrémités, je veux dire, les bouts des branches qui

jouissent du bénéfice de l'air & du soleil, la plûpart des branches qui sont étouffées dans le bas, se dégarnissent de leurs feuilles, qui séchent jusqu'à une certaine distance, & ne peuvent plus par conséquent couvrir le fruit, ou ne le couvrent qu'imparfaitement. Tout cela n'arrive point, lorsque d'une part ces branches ont eu de l'air dans toute leur étendue, & que d'autre part vous avez accoutumé vos fruits dès la jeunesse aux petites injures de l'air & aux rayons du soleil; ils s'endurcissent dans cette situation, & une fois parvenus à la grosseur d'une noix, il est très-rare qu'il en tombe, lorsqu'il ne s'en trouve pas plus que l'Arbre ne peut en nourrir.

De la même opération dont je parle, il résulte encore un autre bien pour le fruit, c'est que les Insectes, & sur-tout les Limaçons ne s'attachent pas à le manger lorsqu'il est un peu découvert, comme ils font lorsqu'il est étouffé sous les feuilles qui l'attendrissent.

On a de plus la facilité de donner l'essor à certains fruits qui se trouvent pris entre les osiers & le treillage, ou entre le treillage & le mur. On n'a, dans le premier cas, qu'à lâcher les liens, & dans le second qu'à les retirer en dehors ; mais si on attend au palissage, le fruit qui a atteint alors plus de la moitié de sa grosseur est contrefait sans remede.

A l'égard des branches, il vous a été facile de retirer de derriere le treillage celles qui s'y glissent mal à propos, au lieu que si vous aviez attendu au palissage, ces branches qui se trouvent quelquefois très-importantes, devenues alors dures & fortes, se seroient rompues en les voulant retirer.

C'est ici l'occasion de parler de la *Cloque;* mais comme tout le monde peut ne pas entendre ce terme, je vais d'abord l'expliquer.

Cette maladie, très-fréquente dans ce climat, est l'effet d'un mauvais vent, qui fait recroqueviller les feuilles de l'Ar-

bre. Elles s'épaiſſiſſent & deviennent jaunes, rouges & galeuſes, ce qui eſt déſagréable à la vûe, & très pernicieux au fruit, en ce qu'elles abſorbent inutilement toute la ſéve aux dépens du fruit.

Quand vos Arbres ſont atteints de cette Cloque, il faut ôter non ſeulement toutes les mauvaiſes feuilles, mais couper encore juſqu'au deſſous du mal les branches qui en ſont infectées, & qui forment une eſpece de toupe hideuſe. Cette opération donne à la ſéve la facilité de repouſſer au-deſſous de nouvelles branches, qui ſont égalemeut bonnes pour l'année ſuivante. Obſervez cependant que ſi votre Arbre eſt entiérement infecté, comme cela arrive quelquefois, & qu'il ne reſte point de feuilles ſaines pour couvrir le fruit, il faut en laiſſer quelques-unes des mauvaiſes, pour lui ſervir d'abri; en attendant qu'il en repouſſe de bonnes. Si vous négligez cette opération toutes ces feuilles infectées conſomment la ſéve, & l'empêchent

de chercher d'autres iſſues, elles viennent enſuite à ſécher & à tomber : votre fruit qui eſt tendre alors, ſe trouve à découvert ; le ſoleil le ſurprend, il fane, & il tombe, au point qu'il n'en reſte pas quelquefois de la montre ſur l'Arbre.

La Fourmi & le Puceron cauſent quelquefois le même déſordre aux feuilles & aux branches ; en ce cas il faut uſer de l'expédient que je viens de donner ; mais ordinairement ces Inſectes s'acharnent à empoiſonner tous les yeux des branches, & la ſéve ne peut pas prendre le deſſus : on verra dans le Chapitre XII. le remede qu'on y peut apporter.

Si la gomme a attaqué quelque branche, vous la retaillez à un pouce au-deſſous du mal, & vous empêchez par là qu'elle ne périſſe tout-à-fait, en lui coupant la communication : il repouſſe tout de ſuite une ou deux branches au-deſſous, & le dommage alors eſt peu de choſe.

Le dernier avantage de l'ébourgeonnement, eſt que le tems qu'on employe

à cette opération, ſe trouve amplement réparé, lorſqu'on vient à paliſſer, car on n'a preſque plus rien à couper ni de réflexion à faire ſur ſon ouvrage ; chaque branche qui a été laiſſée indique à l'ouvrier la place qu'il doit lui donner ; elle s'y porte, pour ainſi dire, d'elle-même, & il n'a plus qu'à l'attacher ; ce qui eſt d'une ſi grande avance, que j'ai éprouvé plus d'une fois qu'il ne falloit pas plus de tems pour paliſſer trois Arbres ébourgeonnés, qu'un ſeul qui ne l'auroit pas été.

Cependant quoique cette opération ait été faite avec la plus grande exactitude, on n'eſt pas diſpenſé de faire de huit en huit jours une petite revûe à ſes Eſpaliers, ſoit pour retirer de deſſous le treillage les branches qui s'y gliſſent de nouveau, ſoit pour détruire de plus en plus les Limaçons & autres Inſectes (& c'eſt toujours après quelque pluie, ou après la roſée du matin, qu'on les trouve en ouvrage), ſoit pour obſerver les ra-

vages de la gomme, & y remédier, ce qui eſt l'affaire de quelques heures, qui ſont bien utilement employées.

Quand on a tout le tems à ſoi, il eſt encore mieux de partager en deux tems tout ce que je viens de dire à l'égard de cette opération, & voici ma maniere. Dès la fin d'Avril, je commence par ôter tous les bourgeons mal placés, c'eſt-à-dire, ceux qui viennent ſur le devant & le derriere de mes branches, & à la fin de Mai, quand le fruit eſt arrêté, je fais le ſurplus : chacun fera à cet égard ce que ſon loiſir lui permettra.

La régle que j'ai établie pour bien faire cet ébourgeonnement, exige pourtant quelques diſtinctions par rapport aux différens âges des Arbres.

Pour ceux qui ont été plantés de l'année, je leur donne dès la fin d'Avril un premier ébourgeonnement; c'eſt-à-dire, j'ôte tous les bourgeons qui viennent ſur le devant & ſur le derriere de la tige, pour ne laiſſer que ceux qui ſont ſur les

côtés, & quand il arrive qu'un côté pousse beaucoup plus que l'autre, je décharge ce côté pour rejetter la séve sur l'autre, & à la fin de Mai suivant, j'y fais une seconde revûe, & quand je trouve une branche beaucoup plus forte que les autres, je la coupe ou je la pince.

Je pratique à peu près la même chose pendant les trois ou quatre premieres années, avec cette différence que si l'Arbre est vigoureux, je le décharge beaucoup moins à l'ébourgeonnement, que celui qui ne l'est pas, car je n'ôte sur les grosses branches que j'ai laissées à la premiere taille, que les jets mal placés, conservant tout ce qui vient sur les côtés, autant néanmoins que je trouve de place à le ranger.

Quant aux vieux Arbres, j'ôte non-seulement tout ce qui est mal placé, mais encore tout ce qui est foible à un certain point, pour fortifier le reste. Je me borne à un petit nombre des meilleures branches, & ne laisse qu'une petite quantité

de fruits. J'attens auſſi d'ébourgeonner ceux-là après tous les autres, parce que leur pouſſe eſt plus tardive.

Je n'ai rien à dire de particulier des Arbres qui ſont dans leur pleine force ; on trouvera au commencement de ce chapitre, tout ce qui doit être obſervé à leur égard.

CHAPITRE IX.

Du premier Paliſſage.

LE premier paliſſage des Pêchers ſe fait au mois de Juin, un peu plus tôt, ou un peu plus tard, ſuivant que l'année eſt plus ou moins avancée.

Ce qu'on appelle paliſſer eſt attacher proprement & avec ordre les branches nouvelles au treillage.

Quand on n'a pas négligé d'ébourgeonner, c'eſt la plus ſimple & la plus facile de toutes les opérations ; on n'a preſque plus rien à couper, comme je

l'ai déja dit. Plus de raiſonnemens à faire ſur le choix des branches, plus de retranchemens ſur les fruits, ou bien peu ; plus de ſujettion d'aucune eſpece, on n'a enfin qu'à attacher ce qui ſe trouve. Toute la ſcience conſiſte à bien eſpacer les branches, à les bien étendre, & à leur faire prendre le tour qu'elles demandent, pour former un agréable plein dans toute l'étendue de l'Arbre. Pour le ſurplus, il faut avoir attention de mettre le fruit à couvert des feuilles autant qu'on le peut, car il profite mieux, & devient plus gros.

Il faut prendre garde auſſi de ne jamais croiſer les branches ſans une extrême néceſſité. Le défaut du vuide eſt le plus grand du Pêcher ; cette ſeule raiſon peut excuſer, quand on ne peut pas le remplir autrement : car il faut préférer un petit mal à un grand.

Il faut conſerver autant qu'on le peut une ou deux des petites branches qui naiſſent entre les feuilles des branches de

l'année,& ce sont les plus basses qu'il faut choisir ; car souvent il est plus à propos l'année suivante, de tailler sur ces petites branches que sur la mere, que son trop de force, ou le défaut de boutons à fleurs oblige de rabbattre, & quand l'Arbre s'emporte trop du haut, il faut alors rabbattre les plus fortes branches sur ces petites, pour fortifier le reste.

Le petit jonc vert de marais, est le meilleur pour palisser ; celui de Marseille, quoique trempé dans l'eau chaude, est trop dur, & meurtrit facilement les jeunes branches, outre que n'étant pas si fléxible que l'autre, il n'attache pas si solidement, on ne va pas même si vite en ouvrage, & de plus il gâte beaucoup les serpettes. La paille ou la grande herbe dont quelques-uns se servent, fait un assez vilain effet, & arrête mal les branches.

Voilà tout ce que j'avois à dire touchant cette opération, en supposant les Arbres ébourgeonnés. S'ils ne l'étoient pas, que n'aurois-je pas à dire ? Il faut

avec beaucoup de tems, de peines & de précautions, faire tout ce qui auroit dû être fait un mois plutôt avec la plus grande facilité. Il faut en quelque façon percer le cahos, & se faire jour dans l'obscurité, pour arbitrer les retranchemens qu'il faut faire, tant sur le bois que sur le fruit. Je ne pense point sans frayeur à un pareil ouvrage : ainsi je renvoye le Lecteur au Chapitre précédent ; il jugera de ce qu'il doit faire, par ce qui n'a pas été fait. C'est toujours sur les mêmes principes qu'il doit travailler. Mêmes causes, mêmes objets, mêmes inconvéniens : c'est à celui qui se trouve dans l'embarras que j'ai décrit, à s'en tirer le moins mal qu'il pourra.



CHAPITRE X.

Du ſecond Paliſſage.

COMME la ſéve agit ſans diſcontinuation depuis le mois de Février juſqu'au mois de Seprembre, on ſe trouve obligé un mois ou ſix ſemaines après le premier paliſſage, de recommencer le même ouvrage, mais il eſt beaucoup plus facile alors.

Il ne s'eſt formé que peu de branches nouvelles, ſi les Arbres ont été ébourgeonnés, parce que les branches ſupprimées ayant été éclattées dans leur naiſſance, la ſéve n'a pas pû percer aux mêmes endroits, & s'eſt toute portée dans les branches conſervées, ou dans le fruit.

S'ils n'ont pas été ébourgeonnés, il eſt fort ordinaire que des pieds des branches coupées à la ſerpette au premier paliſſage; il repouſſe de faux jets, qu'il faut en ce cas éclatter avec le pouce,

s'ils ſont aſſez tendres pour n'avoir pas beſoin d'inſtrument.

Si dans quelqu'autre endroit il en eſt venu qui ſoient inutiles ou mal placées, comme elles le ſont preſque toujours, dans ces cas on les ſupprime de même. Mais obſervez de ne détacher avec le pouce que ce qui s'éclatte aiſément; car ſi le bois a commencé à s'endurcir, vous endommageriez la mere branche, & la gomme qui pourroit ſurvenir après, la feroit périr, ſervez-vous alors de la ſerpette, & approchez le plus que vous pourrez.

Si quelqu'une de celles qui ont été paliſſées au premier paliſſage, s'étant trouvée voiſine de quelque branche *gourmande* qui a été retranchée, eſt devenue gourmande elle-même par l'abondance de la ſéve qui s'y eſt portée, comme il arrive ſouvent aux Arbres vigoureux, il faut ſupprimer cette branche, ou au moins la rabbattre ſur la plus baſſe de celles qu'elle a produites.

Le reſte de cette opération conſiſte à donner un lien de plus à toutes les branches qui ſe ſont allongées depuis le premier paliſſage, & à rabattre à peu près au niveau du chaperon, celles qui l'excédent.

Il y a des Eſpaliers ſi vigoureux, qu'ils demandent quelquefois un troiſiéme paliſſage au mois de Septembre. Il faut le faire, s'il eſt néceſſaire, de la même maniere que je viens de le dire.

CHAPITRE XI.

De la maniere de découvrir les Fruits, & du tems propre pour les cueillir.

AUTANT il a été néceſſaire de tenir les fruits à couvert de leurs feuilles juſqu'au tems de leur maturité, pour les garantir de la trop grande ardeur du ſoleil, & leur donner plus de nourriture, autant alors ils ont beſoin de ſa vûe, pour perfectionner leur goût, & pour leur

leur donner cette belle couleur qui en fait le principal ornement. Il ſeroit pourtant dangereux de les expoſer trop tôt à ſes rayons brûlans ; il faut les y accoutumer peu à peu, c'eſt-à-dire en trois tems. On commence à les découvrir quand le fruit commence à tourner, je veux dire lorſqu'il blanchit un peu ; on ôte d'abord quelques feuilles du côté du Couchant, ou du Nord, ſuivant l'expoſition de l'Eſpalier ; trois ou quatre jours après, on en ôte encore quelques-unes du côte oppoſé, & même nombre de jours après, on ôte celles qui ſont en face ; on le met enfin tout-à-fait à découvert, de maniére qu'il ne perde rien des rayons du ſoleil. Bientôt après il ſe colore, il mûrit, & on le cueille, quand on voit que la couleur jaunit où le ſoleil n'a pas frappé, c'eſt-à-dire, du côté du mur ; on en juge ſûrement au coup d'œil ; quand on eſt dans cette habitude. Ceux qui ne l'ont pas, doivent obſerver qu'il ſe détache

ſans violence, il ſuffit pour cela de l'embraſſer tout entier, en tirant légérement à ſoi. S'il eſt à ſon point de maturité, il reſte dans la main, & l'on doit bien alors ſe garder d'appuyer le pouce pour l'éprouver, comme font certaines gens; car ces coups de pouces ſont autant de meurtriſſures très-préjudiciables au fruit, c'eſt à ce point qu'il faut le prendre pour le manger dans ſa perfection; mais ſi vous le cueillez pour être vendu, ou pour être tranſporté un peu loin, il faut le cueillir plus ferme, c'eſt-à-dire, qu'il faſſe un peu de réſiſtance à la main quand vous le détachez.

Une choſe importante à obſerver, lorſqu'on découvre les fruits de la maniére que je viens de le dire, c'eſt de ne pas arracher les feuilles, mais de les déchirer avec l'ongle auprès de la queue; quand on les arrache avec violence, cela évente & gâte l'œil de la branche où elles tiennent, & empêche le bouton à fleur de ſe former pour l'année ſuivante.

CHAPITRE XII.

Des différens Insectes qui endommagent le Bois & le Fruit du Pêcher, & des remédes qu'on y peut apporter.

IL y a d'abord une espéce de Chenilles vertes, qui mangent le bouton à fleur, avant qu'il soit épanoüi; quand on s'apperçoit de ce dégât, il faut les chercher: on les trouve sûrement derriere quelque branche, & on les écrase.

Les Loires, les Mulots, les Rats, les Souris, les Mezerines, tous ces animaux à peu près de même poil & de même figure, sont les plus grands fléaux du Pêcher. Ils ruinent quelquefois l'Espalier, de maniére que le maître n'a pas le plaisir de gouter une seule Pêche avant eux. S'ils s'en tenoient à celles qu'ils entament, le mal seroit plus supportable; mais ils les essayent toutes l'une après l'autre du côté du soleil, à mesure qu'el-

les mûriſſent, & c'eſt autant de perdu. Il y a deux moyens de détruire ces ſortes d'Inſectes : l'un par le moyen des Ratieres, & des quatre de chifre, dont il faut garnir ſes murs de diſtance en diſtance, & ſurtout aux environs des Arbres dont le fruit entre en maturité, avec l'attention de les viſiter tous les jours, & de changer de tems en tems les appas ; mais pour le mieux, il ne faudroit pas attendre que les fruits mûriſſent, car ils ſont bien moins avides des appas quand ils ont du fruit à diſcrétion, que quand ils ne trouvent rien à manger.

Le ſecond moyen, qui n'exclut pas le premier, eſt de faire boucher exactement tous les trous de ſes murs, tant en dehors qu'en dedans ; car quand on leur ôte toute retraite, ils ne multiplient pas du moins chez-vous, ils vont chercher domicile ailleurs ; & ſi l'eſpéce ne ſe détruit pas tout-à-fait, elle s'éclaircit au moins conſidérablement : on peut encore mettre de l'Arſenic pétri avec de

la farine, ou de la viande hachée, le long des chaperons; mais on doit prendre garde en même tems aux accidens qui peuvent en résulter.

Que ne peut-on trouver des remedes aussi faciles contre la Fourmi? Ce petit Insecte ruine sans ressource les Pêchers qu'il attaque vivement, & on ne sauroit les en garentir; on peut bien diminuer la quantité, & il y a différens moyens qu'il est toujours fort à propos de mettre en usage; mais pour les détruire totalement, je ne crois pas la chose possible; & quand il seroit vrai qu'on pourroit leur faire abandonner la place par la vertu antipatique de quelque drogue, comme quelques-uns le prétendent; je soutiens par l'expérience que j'en ai, que le mal ne feroit que changer d'objet, car en ce cas elles se rejetteroient plus loin sur quelqu'autre Arbre; c'est ce que j'ai vû arriver quelquefois tout naturellement sans en avoir pû pénétrer la cause. Il faut donc s'en tenir au possible, & se

contenter de les éclaircir autant qu'on peut pour diminuer le mal. De tous les moyens que j'ai mis en uſage, celui qui m'a le mieux réuſſi, c'eſt de mettre au pied de chaque Arbre affligé un pied de bœuf fraîchement tué, dont on leve la peau à moitié ſans la retirer, & de placer à côté un baquet à demi plein d'eau. Ce pied par l'exhalaiſon qu'il répand attire de toutes parts les Fourmis, de maniére qu'en peu de tems, il en eſt tout couvert; alors on le leve habilement, & on le jette dans l'eau, où tous ces Inſectes ſe noyent; on retire ce pied tout de ſuite, & on le remet à ſa premiére place, où le même effet s'enſuit quelques heures après; de ſorte qn'on peut recommencer l'opération cinq à ſix fois par jour, ce qui en détruit beaucoup, & on change ce pied au bout de quelques jours, quand on le voit deſſéché par le ſoleil, & qu'il n'a plus de vertu. J'obſerverai cependant que cet expédient ne fait ſon effet que lorſqu'il fait un peu chaud, car

l'ayant éprouvé au printems, la fourmi ne s'y est point attachée.

Il y a une distinction à faire à l'égard de ce que je viens de dire, qu'il n'étoit pas possible de garantir les Pêchers de ce misérable Insecte; cela ne doit s'entendre à la rigueur que des basses tiges; car à l'égard des hautes & moyennes, on peut s'en défendre, & voici comment. On dépalisse d'abord l'Arbre qui en est attaqué, pourvû que la tige soit un peu fléxible, on le secoue à plusieurs reprises, pour faire tomber ces Insectes, jusqu'à ce qu'on n'en voye plus; à quoi l'on aide en battant les feuilles avec la main. Il faut ensuite avoir la patience d'ôter toutes les feuilles qui sont empoisonnées de leur fray, & du Puceron qui en est inséparable; cela fait, on l'arrête à un pied de distance environ du mur, avec une espece de fourchette de bois, qui le tient ferme dans la situation où on le veut, & au-dessus de cette fourchette, on fait un petit bassin de cire

molle tout autour de la tige de l'Arbre, qu'on remplit d'eau, & qu'on renouvelle à mesure qu'elle s'évapore. Par cet expédient la Fourmi qui ne se pique pas de nager, se retire à l'aspect de l'eau, & l'Arbre se remet. Il y a encore une attention à avoir à cet égard, c'est de passer derriere votre Arbre deux ou trois lattes, pour assujettir les branches, que le vent & la charge du fruit ruineroient, bien entendu qu'il faut lier ces branches aux lattes, le mieux qu'il est possible.

On se sert encore d'un autre expédient à la place du bassin de cire molle. On prend du coton ou de la filasse trempée dans de l'huile, qu'on lie autour de la tige de l'Arbre; l'huile d'Aspic est la meilleure, celle d'Olive est bonne au défaut; mais ni l'une ni l'autre ne sont pas toujours un rempart assuré contre cet Insecte, quoique souvent cela les écarte. Il faut avoir soin de tems en tems de rafraîchir d'huile cette filasse.

La Fourmi est aussi le fléau des Orangers,

gers, & pour s'en défendre en Italie, où la plus grande partie des murs eſt couverte de cette eſpece de fruit, plus convenable au climat que tout autre, voici l'uſage qu'on obſerve, & que j'ai remarqué dans le Jardin d'un curieux à Naples. Ses Arbres étoient plantés à un bon pied de diſtance du mur, & chacun avoit une petite tige d'environ un pied & demi. Sur ce même alignement étoient enterrés de dix en dix pieds, des poteaux de Chêne, de quatre pouces en quarré, & de la hauteur du mur, pour recevoir un treillage à la mode du pays, qui, quoique fort différent des nôtres, avoit la même deſtination. Les Arbres étoient entre deux, & paliſſés deſſous de la même maniére que nous dreſſons nos contre-Eſpaliers. Au pied de chaque poteau & de chaque Arbre, il y avoit du coton huilé, tel que je l'ai décrit ci-deſſus. La vertu du remede étoit démontrée par la beauté des Arbres, où le maître m'aſſura que jamais la Fourmi n'avoit tou-

ché, depuis que l'Eſpalier étoit planté; & j'en vis d'autres à quelques pas appliqués contre le mur, qui en étoient infectés.

Rien ne ſeroit plus facile que d'élever nos Pêchers de la même façon : mais en ſe garantiſſant d'un mal, je n'oſerois répondre qu'il n'en réſultât quelque autre peut-être encore pire. Notre climat eſt fort différent de celui de l'Italie ; les vents froids qui ſe gliſſeroient entre les Arbres & le mur, pourroient leur porter un grand préjudice : d'ailleurs le fruit privé de la réflection du mur, pourroit mûrir plus tard, & avoir moins de goût. Si quelqu'un ſe trouve exceſſivement fatigué de cet Inſecte, il peut en faire l'expérience ſur quelques toiſes d'Eſpaliers ; en tout cas la dépenſe & le riſque ne ſont pas grands.

La Punaiſe attire ſouvent la Fourmi : il faut donc avoir ſoin pendant l'hiver, de ratiſſer avec un couteau de bois toutes les branches où leur couvain ſe trouve ;

cette attention est absolument nécessaire.

Les Limaces & les Limaçons se mêlent aussi de manger nos Pêches, & surtout la Violette, dont ils sont très friands; mais si l'on a soin d'y faire quelques revûes, soit le matin après la rosée, soit après quelque pluie douce, on vient à bout de les détruire.

Les Oiseaux sont aussi curieux de les gouter, sur-tout quand quelque Insecte les a entâmés; mais on peut les écarter avec des épouvantails; & quand ils n'opérent pas leur effet, on fait promener le long des Espaliers un enfant qui les en éloigne. Au défaut de cela, voici un autre moyen que j'ai vû pratiquer nouvellement à quelque curieux, mais que je n'ai pas éprouvé moi-même, c'est de tendre de 6 pouces en 6 pouces par dessus l'Arbre, dans toute son étendue, de la laine rouge filée, telle qu'on l'employe pour la Tapisserie; on assure positivement que cela les écarte, par je ne sçais quelle antipatie, qu'il n'est

pas aisé de comprendre ; & cela, dit-on ; préserve de même les Raisins des Espaliers : l'épreuve est facile, & coutera peu à ceux qui voudront la faire.

On ne se garantit pas si aisément des Perces-Oreilles, & des Mouches-Guepes, que des autres Insectes. Ces deux ennemis causent quelquefois des grands dommages à ce fruit, sur-tout à la petite & à la grosse Mignone, qui mûrissent les premieres. Pour se défendre des premiers, il n'est de meilleur remede que de tenir ses murs bien crépis pour leur ôter toute retraite ; & si malgré cela on en est encore incommodé, il faut mettre derriere les branches quelques cornes de Mouton, ou des onglets de Cochon, dans lesquels cet Insecte vient se retirer, tous les matins on les secoue, & on fait périr ce qui s'y trouve. A l'égard des Mouches on peut bien en détruire quelques-unes avec des bouteilles à demi pleines d'eau battue avec du miel, où elles viennent se noyer ; mais c'est une petite

diminution au mal, & plusieurs autres expédiens semblables, ne valent pas mieux ; ce qui m'a toujours paru véritablement utile, c'est de placer à découvert sur le treillage de distance en distance quelques Pêches déja entamées, qu'on leur abandonne, ou quelque autre fruit antiché d'espéce sucrée, soit Prune, Figue, Poire, &c. elles s'y attachent tant qu'elles y trouvent leur vie, & elles n'attaquent pas les fruits entiers. On comprend par conséquent qu'il faut en remettre des nouveaux à mesure que les premiers sont consommés. On peut même en détruire beaucoup si on a le courage, plusieurs fois dans la chaleur du jour, de les saisir & écraser à pleine main quand on en apperçoit une certaine quantité ramassée sur ces mauvais fruits, ce qui est très ordinaire, & pour n'être pas offensé de leur piquûre, on se précautionne d'un mauvais gand.

CHAPITRE XIII.

Des précautions à prendre pendant les chaleurs de l'Eté.

DANS les bonnes terres, & ſur-tout dans les fonds humides, pourvû que vos Eſpaliers ſoient bien entretenus de labour, à moins qu'il n'y ait une ſécheresse extraordinaire, il n'y a rien à craindre, ni aucune précaution à prendre; mais dans les ſables arides & brûlans, la ſécheresse fait ſouvent périr les Arbres, ou du moins les rend languiſſans, & les fruits qu'ils rapportent n'ont ni qualité, ni groſſeur. Dans ces ſortes de terres, je conſeille fort à tous ceux qui ont le malheur d'y être ſitués, de faire jetter de quinze en quinze jours, trois voyes d'eau au pied de chaque Arbre, & d'y donner quelques heures après, avec la ratiſſoire, une petite façon. Faites jetter en même-tems pardeſſus une

bonne braſſée de grande litiére pour entretenir la fraîcheur. Je conſeille encore, à l'égard des tiges, de faire envelopper le corps des Arbres avec de la paille longue liée avec des oſiers ; par-là vos Arbres ſe conſerveront, & vous en appercevrez le bon effet à vos fruits.

Dans les pays Méridionaux, il faut couvrir les Arbres avec des paillaſſons pendant la plus grande chaleur du jour sans quoi l'ardeur du Soleil brûle le fruit, & fait périr l'Arbre en peu de tems.

CHAPITRE XIV.

Des Couvertures.

LA délicateſſe de nos Pêchers, ou pour mieux dire la crainte démeſurée qu'on a de les voir périr, fondée ſur la grande affection qu'on leur porte, a fait chercher tous les moyens capables de les défendre des injures du tems ; mais après en avoir éprouvé de toute eſpéce

comme les autres, je déclare que j'en ai reconnu l'abus : il en eſt pourtant un bon, dont je parlerai ; mais il eſt ſi diſpendieux, qu'il convient à peu de perſonnes.

Il y en a qui au tems de la fleur, qui eſt le tems critique, couvrent leurs Pêchers avec des coſſats de pois, mauvais expédient ; car de deux choſes l'une : on le met clair, ou on le met épais : s'il eſt clair, c'eſt-à-dire, ſi on en met peu, il ne défend ni de la gelée, ni des rayons du Soleil qui font le plus grand mal après la gelée ; ſi on en met beaucoup, il peut véritablement garantir de la gelée, ou au moins du Soleil : mais combien d'inconvéniens n'en réſulte-t'il pas ? le tems des riſques dure au moins ſix ſemaines ; pendant tout ce tems votre Arbre étouffé ſous la couverture, & néanmoins docile aux mouvemens de la nature qui va ſon train, pouſſe ſes branches ainſi que ſes fleurs, & ſon fruit noue ; mais comment pouſſe-t'il ? comme la chicorée

dans une cave, c'eſt-à-dire, que les feuilles & les fruits ſont plus blancs que verts; & quand vous venez à le découvrir à la fin d'Avril, ou au commencement de Mai, la moitié de ces jeunes branches tendres qui ſe trouvent entrelaſſées avec le coſſat, s'arrache en même-tems qu'on le retire: le fruit attendri & délicat ne peut ſupporter ici le moindre air froid, ni le plus foible rayon du Soleil, il ſéche & tombe; voilà pour l'ordinaire le ſuccès de votre travail.

D'autres ſe ſervent de paillaſſons qui ſe font de deux maniéres; les uns avec de la ficelle ou de la corde à boyau; les autres avec du bois de treillage.

Les premiers ſont très-mauvais, & je le dis en connoiſſance de cauſe. 1°. Ils s'appliquent trop près de l'Arbre, & l'agitation du vent ruine la moitié des fleurs & des bourgeons, ſans compter ce qu'on en détruit toutes les fois qu'on les ôte & qu'on les remet. 2°. Le fruit s'attendrit trop ſous ces paillaſſons, &

n'a pas assez d'air, de sorte qu'accoutumé à cette mollesse, le moindre air de fraîcheur qu'il vient à sentir (si l'on néglige de les remettre à propos) le fait périr, ce qui fait une grande sujettion ; en supposant même qu'avec une grande exactitude cet expedient eût un bon effet : qui peut assez compter sur la vigilance de son Jardinier, pour être sûr que pendant toute la saison des risques il n'oubliera pas une fois de couvrir & de découvrir à propos vos Péchers ? Cette considération seule doit en désabuser tout le monde ; car il est démontré qu'il ne faut qu'une heure trop tôt ou trop tard pour faire périr le fruit.

Les paillassons faits avec du treillage & du fil de fer sont d'un meilleure usage, en ce qu'ils ne touchent pas l'Arbre, & que la fleur a de l'air dessous ; mais ils ont aussi leurs inconvéniens : il les faut d'abord de toute la hauteur de votre mur, & qu'ils aillent d'un bout à l'autre de votre Espalier ; car si vous

n'en mettez que quelques-uns çà & là, vous ne faites rien, les vents coulis qui passent par les côtés sont aussi préjudiciables que la pleine gelée. Or pour couvrir ainsi de grands murs d'un bout à l'autre, il en faut une grande quantité, & c'est une véritable dépense. Un paillasson de 9 pieds de hauteur sur 4 de largeur, qui est la mesure ordinaire, revient, tout compté, à près de 20 sols, & ne dure gueres plus de deux ans; la fatigue qu'il essuye tous les jours à être porté & rapporté; les injures du tems, les dégâts qu'y font les souris pendant qu'ils sont enfermés, tout cela les fait dépérir; d'ailleurs quel travail n'est-ce pas pour un Jardinier de mettre & de retirer deux fois par jour, & quelquefois plus, cette quantité de paillassons qui ne sont pas faciles à remuer quand ils sont imbibés d'eau ou couverts de neige? quel gâchis cela ne fait-il pas au pied de vos Arbres? outre que vous ne pouvez gueres vous servir de vos plate-bandes

où vous éleveriez des pois, des laitues de primeur, ou d'autres légumes. De plus, même sujettion qu'aux autres pour les mettre & pour les ôter à propos. Tout considéré, l'expédient est couteux, & nuit sûrement plus qu'il ne sert; ainsi je ne le conseille pas plus que l'autre.

Les rideaux de grosse toile, ou les chassis de verre, sont bien différens, & je les estime d'un bon usage, attendu qu'il faut peu de tems pour les ouvrir ou les fermer, ce qui se fait sans beaucoup de peine & sans aucun des inconvéniens où les paillassons sont sujets : en effet, le fruit a de l'air, il n'est point froissé, il est à l'abri de toutes les injures du tems ; & si ce sont des chassis de verre, il mûrit trois semaines avant les autres ; mais ces moyens sont dispendieux : on risque, avec les rideaux de toile, de les voir emporter dans une nuit, si vous ne les faites pas garder. A l'égard des chassis, combien de fractures

n'y fait pas le vent, & quelquefois la grêle! Quel ouvrage de les monter & de les démonter tous les ans avec la charpente qui en dépend! Ils ne conviennent donc qu'à des gens qui ne veulent rien épargner pour se satisfaire, & qui sont en état de faire cette dépense.

Quelqu'un voulut me persuader, il y a quelques années, qu'en faisant porter des fumiers à demi-consommés, de distance en distance au long de mes murs, & y mettant le feu aux approches du jour dans les tems de gelée, la fumée qui en sortoit empêchoit le froid de mordre si vivement sur la fleur & sur le fruit quand il est noué, & qu'elle émoussoit aussi les premiers rayons du Soleil qui brûle après la gelée, tellement que cela préservoit sûrement les Arbres. Je trouvai quelque chose de spécieux dans l'avis, & j'en fis l'épreuve, mais ce fut à mes dépens, faute d'avoir raisonné; car il faut toujours opérer sur quelques principes. Or la gelée ne prend pas lorf-

qu'il y a du vent, cela eſt ſçu de tout le monde; ce n'eſt donc qu'au défaut du vent qu'il y a du riſque, & en ce cas la fumée ne ſauroit faire l'effet que vous en attendez, qui eſt de ſe rabattre comme un rideau ſur vos Eſpaliers; elle monte tout droit comme dans une cheminée, & ne ſert de rien, c'eſt préciſément ce qui m'arriva.

De tout ce que je viens de dire, mon Lecteur conclura ſans doute que je ne lui apprens rien qui puiſſe défendre ſes fruits des injures du tems. Je conviens ſur cela de mon inſuffiſance : mais mon objet n'étant que de le déſabuſer des mauvaiſes pratiques dont il peut être la dupe, il doit compter mes obſervations pour quelque choſe. Au défaut d'un expédient ſûr, puiſque je n'en connois aucun, j'ai pourtant à propoſer un uſage dont j'éprouve le ſuccès tous les jours; l'idée ne vient pas de moi, mais je m'imagine l'avoir perfectionné en quelque choſe.

M. Girardot, ancien Mousquetaire du Roi, si connu par les belles plantations qu'il fit à Bagnolet, & par le produit immense qu'il en tiroit, est l'inventeur de cette pratique usitée depuis par plusieurs des Habitans des environs : il avoit fait sceller tout le long de ses murs au-dessous des chapperons, & de toise en toise, des morceaux de bois de deux pieds ou environ de saillie : il y faisoit poser des planches lorsque la saison des risques arrivoit, prétendant que les gelées du Printems ne tomboient que perpendiculairement, & qu'en mettant ses fruits à couvert du haut, ils étoient en sûreté non seulement contre les gelées, mais encore contre les pluies froides qui sont aussi pernicieuses au fruit ; c'est ce qu'il a pratiqué constamment, & d'autres après lui, preuve de succès : on peut marcher hardiment sur de pareilles traces, c'est aussi ce que j'ai fait, mais différemment ; au lieu de ces morceaux de bois scellés à demeure dans les murs qui

ſont un vilain effet à la vûe pendant l'Eté, j'ai fait faire des petites potences de bois léger, dont le deſſus va un peu en talus pour favoriſer l'écoulement des eaux de la couverture qu'elles portent; elles s'attachent avec des oſiers à la derniére maille du treillage de ſix pieds en ſix pieds; & au lieu de planches, j'ai fait faire, à l'imitation des Habitans de Montreuil, des petits paillaſſons de deux pieds environ de largeur, ſur douze & demi de longueur, liés par deux lattes. Au mois de Février, je poſe mes paillaſſons ſur ces potences, & je les y arrête avec des oſiers; ils demeurent en cet état juſqu'au mois de Mai que je fais tout délier & rapporter dans ma ſerre; il n'y a que deux journées d'employées à cette opération, les frais ſont peu conſidérables; & conſtamment cette couverture défend bien les fruits, quoiqu'elle ne les mette pas en pleine ſûreté. Voilà tout ce que je puis conſeiller; pour le ſurplus, il faut un peu s'en remettre à la

Providence

Providence qui veille ſur tous nos beſoins. La Pêche, au reſte, n'eſt pas auſſi délicate qu'on ſe l'imagine : j'ai vû geler deux fois, en plus grande partie, les boutons à fruit des Poiriers, Pruniers, Abricotiers, & Ceriſiers, & la fleur des Pêchers ſouffrit fort peu ; on peut ſe raſſurer par là.

Le dernier expédient que je viens d'expoſer ne peut avoir lieu qu'autant qu'il y a un treillage aux Eſpaliers ; nouveau motif qui doit en faire connoître de plus en plus l'avantage.

CHAPITRE XV.

Des maladies des Pêchers.

LA plus conſidérable maladie qu'ait à eſſuyer le Pêcher, & celle qui eſt ſans remede, comme elle eſt juſqu'à préſent ſans nom déterminé, eſt lorſque toutes les branches de l'Arbre, les feuilles & les fruits mêmes deviennent noirs & gluans :

c'est une espece de lépre contagieuse qui se communique à tout ce qui l'environne : & si on n'a pas soin, aussi-tôt qu'un Arbre en est attaqué, de le faire arracher, & de faire enduire de chaux le mur qui, pour ainsi dire, contracte le mal, & qui noircit aussi bien que l'Arbre, tous les plants de votre Espalier périssent les uns après les autres ; je ne saurois dire d'où cette contagion tire son principe ; l'opinion vulgaire que c'est la Punaise, ne me paroît pas probable, ou si elle y a quelque part, il y a quelqu'autre cause mêlée, soit quelque mauvais brouillard qui s'attache à un endroit plutôt qu'à un autre, soit un air de vent corrompu, soit quelque mauvaise disposition dans le corps de l'Arbre, soit enfin un coup de Soleil après le brouillard. Quelle qu'en soit la cause, le mal est certain ; & comme il est absolument sans remede, il faut se contenter d'en arrêter le progrès en sacrifiant promptement le malade.

La seconde maladie qui afflige le plus nos Pêchers, c'est la gomme à laquelle il n'y a pas plus de remede. Si elle n'endommage que quelques branches, & que le reste vaille la peine d'être conservé, il faut tâcher d'entretenir ce qui est bon ; mais si le ravage s'étend dans toutes les parties de l'Arbre, il faut l'arracher, & en replanter un autre d'une espece différente. Les Magdeleines rouges & blanches, & les Violettes, sont celles qui en souffrent le plus ; il faut y renoncer quand on ne peut pas en élever.

La dépradation des Fourmis est encore un des plus grands fléaux des Pêchers ; j'ai dit, dans les Chapitres IX. & XII. tout ce que je savois à cet égard : j'ajouterai seulement que si elles s'obstinent deux ou trois années de suite sur le même Arbre, comme cela arrive souvent, le plus court est de l'arracher ; car elles ne le quittent point qu'elles ne l'ayent fait périr, & un nouveau plant

n'a pas toujours le même attrait pour elles, sur-tout quand c'est une différente espece.

Si quelqu'Arbre languit sans que vous en connoissiez la cause, faites-le déchausser, & visitez ses racines ; quelquefois ce sont les Vers d'*Hanneton* qui les mangent, & cela arrive assez souvent aux jeunes Arbres : en ce cas, faites-les chercher exactement par tout où vous voyez les racines rongées : quelquefois aussi la Fourmi rouge s'y attache & les fait chancir ; le remede est d'en détruire autant que l'on peut. Ratissez bien les racines, jettez au loin les terres qui en sont infectées, & faites-y remettre des terres neuves. Si le mal vient de quelques racines gâtées & pourries, coupez-les jusqu'au vif, & faites rapporter de même des terres neuves. Avec ces attentions, votre Arbre se remet : mais avant d'en venir à cette fouille, éprouvez auparavant si quelques voyes d'eau ne le réveilleroient pas, sup-

posé que ce soit dans le fort de l'Eté qu'il languisse.

Dans le mois de Juin & Juillet, il tombe quelquefois sur les Pêchers une nuile blanche qui les fatigue beaucoup, & qui fait également tort aux fruits ; à cet accident qu'on ne sauroit empêcher, il n'y a d'autre remede que de raccourcir les branches ; il en repousse d'autres des derniers yeux, qui sont quelquefois saines, & d'autres fois elles héritent de la contagion ; il n'y a point d'inconvénient d'en courir les risques.

La derniere maladie commune à tous les Arbres est la vieillesse : elle se connoît aux feuilles jaunâtres, à la maigreur des jets, & à la petitesse des fruits ; si vous pouvez rajeunir votre Arbre au moyen de quelques bonnes branches qu'il aura poussées du pied, il faut le rabattre sur ces jeunes branches, ou lui donner promptement un successeur qui doit se trouver à ses côtés si vous pratiquez ce que je conseille dans le Chapitre suivant.

En le rabattant sur ses grosses branches, comme quelques-uns le pratiquent, il est très-rare qu'il repousse du nouveau bois : la séve perce difficilement son écorce qui est la plus dure de tous les Arbres. De le fumer, & de changer les terres, tout cela ne sert de rien, il a fait son tems.

CHAPITRE XVI.

Des précautions à prendre pour regarnir les Espaliers.

JE conseille fort à tous ceux qui font des Plants neufs de se faire une petite réserve pour subvenir aux besoins ; la gomme, ou quelque autre cause imprévûe, font périr quelquefois un Arbre, au moment qu'on s'y attend le moins. Rien de plus désagréable que de voir des brêches à un Espalier, c'est comme un trou à une tapisserie : il faut prévenir ce cas en plantant ailleurs, n'importe à

quelle exposition, une douzaine d'Arbres des mêmes especes de fruits, dont vous faites votre plant, qu'il faut étiqueter sur des morceaux d'Ardoise attachés à chaque Arbre, ou au treillage; & quand il vous en manque quelqu'un, vous reprenez la même espece pour remplir votre vúide. Qu'ils ayent quatre, six & jusqu'à huit ans, levez-les avec attention, ils reprendront parfaitement; j'en ai fait mille expériences. Ces attentions consistent à faire faire une petite tranchée tout autour de l'Arbre que vous voulez lever, à deux pieds & demi environ de son pied, & à trois pieds de profondeur, sur douze ou quinze pouces de largeur; la tranchée faite, vous découvrez peu à peu les racines, & pour ne pas les offenser, vous vous servez d'un outil de Vigneron, qu'on nomme une *Houe fourchue*, ressemblante à un crochet de fer; vous relevez à mesure vos terres à droite & à gauche, jusqu'à ce que vos racines soient dégagées, & qu'en

tirant l'Arbre vous sentiez qu'il vient aisément à vous ; si quelque grosse racine résiste trop, vous la coupez le plus avant que vous pouvez. Aussi-tôt qu'il est arraché, vous allez le porter dans la place que vous voulez lui donner ; après avoir rafraîchi le bout des racines, & l'avoir taillé bien court, vous l'asseyez à la hauteur des autres, ou plutôt à six pouces plus haut, parce que les terres que vous venez de fouiller s'affaissent d'autant quelques mois après ; vous étendez bien toutes ses racines à droite & à gauche, & pendant qu'un homme jette de la terre bien meuble par dessus, un second qui doit être dans le trou, insinue cette terre avec les mains entre les racines, pour qu'elles ne soient pas entassées les unes sur les autres ; vous comblez enfin votre trou, & vous jettez par dessus trois voyes d'eau, qui rassurent & lient les terres aux racines. Ces précautions bien observées, soyez persuadé qu'au Printems suivant, il figurera tout comme

les

les autres, & que vous y recueillerez même du fruit ; mais il ne faut pas trop lui en laisser porter. Ayez soin ensuite pendant les chaleurs de l'Eté suivant, de lui faire donner de tems en tems une mouillure, & un binage après. Vous pouvez encore, pour plus de sûreté, faire jetter une brassée de grande littiere au pied.

C'est aux environs de la S. Martin qu'il faut faire cette transplantation, & l'on juge bien qu'il faut le décharger d'une bonne partie de son bois.

Si vous n'avez pas eu la précaution de vous faire ce petit corps de réserve pour vos besoins, & que vous soyez obligé de remplacer vos Arbres morts par des jeunes qui sortent de la pépiniere, plantez-les en ce cas de la maniere que je l'ai marqué dans le Chapitre III.

Tout ce que je viens de dire, ne doit se pratiquer qu'à l'égard des jeunes Espaliers, car les vieux doivent être traités tout différemment. Il faut à l'égard des vieux Arbres, en tirer tout ce qu'on

peut tant qu'ils subsistent, & leur préparer des successeurs, dès qu'on voit qu'ils tirent à leur fin. Pour cet effet, il faut planter de jeunes Arbres dans le milieu de l'intervalle des vieux, avec l'attention (à mesure qu'ils poussent) d'élaguer toutes les branches des vieux, qui pourroient leur faire ombrage, & les empêcher de s'élever. Ensuite, lorsqu'ils commencent à figurer au bout de quatre ou cinq ans, vous arrachez tous les vieux, & vous vous trouvez un Espalier neuf. C'est ainsi qu'à Montreuil les Arbres se succédent sans relâche les uns aux autres, & se forment toujours parfaitement. Il n'en faut pourtant pas conclure qu'ils doivent avoir le même succès par tout, car le terrein de ce Village semble avoir été créé exprès pour ce fruit; mais on doit toujours l'éprouver, d'autant plus que s'ils ne réussissent pas de cette maniere, on doit peu se flater qu'en faisant un Plant neuf, après avoir arraché tous les vieux & défoncé la terre, ils réussissent mieux.

CHAPITRE XVII.

Des Labours.

IL est à la connoissance de tout le monde, que les mauvaises herbes absorbent les sels de la terre, & l'appauvrissent; on ne sçauroit donc les détruire avec trop d'attention: c'est la premiere raison pour laquelle on laboure tous les Arbres. Ces mauvaises herbes sont désagréables à la vûe, autre raison pour les extirper. Elles attirent beaucoup d'Insectes, qui se communiquent ensuite aux Arbres & aux fruits, c'est la troisiéme; elles dessechent la terre, quatriéme raison: enfin elles empêchent les petites pluies de pénétrer aisément & utilement, c'est la cinquiéme; à quoi l'on peut ajouter que toute terre qui n'est pas façonnée, se fend dans les sécheresses, & l'ardeur du Soleil qui s'insinue par ces fentes jusqu'aux racines de l'Arbre, lui cause un préjudice considérable.

Par toutes ces raisons, on ne sauroit trop bien entretenir de labours ses Espaliers. Il leur faut d'abord dans l'Automne un bon labour de bêche, un second au mois d'Avril ; & pendant le courant de l'Eté, il leur faut donner des petites façons avec la binette ou la ratissoire, autant de fois qu'ils en ont besoin, & prendre toujours un beau tems, afin que les herbes sechent plûtôt, & meurent.

Les labours de bêche dans cette saison, ne conviennent pas, ils alterent & éventent les racines des Arbres.



CHAPITRE XVIII.

S'il est bon de fumer les Espaliers.

Les sentimens sont fort partagés sur cette matiére, & chacun trouve des raisons qui paroissent solides pour appuyer son opinion. M. de la Quintinie est formellement opposé à toute sorte de fumier; & après avoir établi par des raisonnemens spécieux, & des comparaisons séduisantes, qu'il ne sauroit faire aucun bien aux Arbres, il fait appréhender qu'il ne leur fasse du mal. Je respecte plus que personne ce grand arbitre; mais soit qu'il ait été susceptible de prévention, comme le sont plus ou moins tous les hommes, soit que le terrein de Versailles où il exerçoit ses talens ait une qualité particuliére & unique, qui seroit de n'avoir besoin d'aucun secours étranger, son sentiment ne sauroit prévaloir contre l'expérience de mille per-

sonnes, qui sont dans l'usage de fumer, & qui s'en trouvent fort bien. Je ne veux pas qu'on s'en rapporte aux sentimens de quelques particuliers, puisque les opinions sont partagées, & qu'il se trouve bien des gens qui prononcent légerement pour ou contre, & plutôt sur leurs préjugés, que sur une connoissance exacte : mais je prétens que la pratique d'un pays entier, dont les habitans de pere en fils depuis bien du tems, font leur unique occupation; & leur commerce de leurs Espaliers, décide & nous serve de régle. L'usage général des habitans de Montreuil, de Bagnolet, & autres lieux voisins, est de fumer tous les trois ans leurs Arbres à vive jauge, s'entend ceux qui ont un certain âge, & qui commencent à être fatigués du rapport : car les jeunes qui poussent vigoureusement, n'en ont pas besoin, le fumier même pourroit leur faire un tort, qui seroit de les empêcher de fruiter; ceux à qui le fumier manque,

en apperçoivent sensiblement la différence, & de leur propre aveu, leurs fruits perdent beaucoup de leur qualité, & de leur grosseur. De vouloir disputer contre l'expérience qu'on en a faite depuis si long-tems, c'est s'inscrire en faux contre la vérité. Mais, dira-t-on, leur terrein peut avoir besoin d'un secours que d'autres ne demandent pas? C'est chercher encore à s'abuser. Ils ont dans leur terroir, qui est fort étendu, des veines de terre forte, d'autres plus légeres, d'autres pierreuses, &c. les unes situées en amphithéâtre, d'autres en plaine : le fumier opére le même effet par-tout, & il faut croire qu'ils en reconnoissent bien la nécessité ; car pour peu que l'usage en fut équivoque, ils n'en feroient pas la dépense, qui est un véritable objet.

Certaines gens entêtés sur cet article, & qui sont pourtant obligés de convenir du bon effet du fumier, parce qu'on le leur a démontré (ce qui m'est arrivé quel-

quefois), se retranchent à dire qu'il est vrai que le fumier donne de la vigueur à l'Arbre, & de la grosseur au fruit, mais qu'il lui ôte le goût, comme il ôte la qualité au Vin. Tout ce raisonnement porte à faux, & j'ai l'expérience pour moi. J'ai donc trouvé au contraire, je ne dis pas plus de goût, mais plus d'eau, & plus de délicatesse aux fruits qui avoient été fumés qu'aux autres, & cela parce qu'ils sont mieux nourris.

Quant à la qualité du fumier, il faut, autant qu'on le peut, se servir dans les terres fortes de celui de cheval, de mulet ou d'âne, tant parce qu'il échauffe la terre en même tems qu'il lui communique ses sels, que parce qu'il la rend plus meuble, c'est-à-dire, plus douce & plus aisée à cultiver. Celui de vache, par la raison contraire, est beaucoup meilleur dans les terres seches & brûlantes; il les engraisse, & y entretient une sorte de fraîcheur. C'est au mois de Novembre qu'il faut l'enterrer, car souvent dans

le mois suivant les gelées arrivent, & l'on n'est plus à tems. Une attention qu'il faut avoir au Printems suivant, quand on donne le second labour aux Espaliers, c'est de remettre au fond de la jauge le fumier que la bêche ramene sur la superficie du labour.

Je ne dois pas obmettre de dire ici, que si les plattes-bandes de vos Espaliers n'ont de largeur que 3 ou 4 pieds, comme il n'y en a que trop de cette espece, vos Arbres ne profitent que foiblement du fumier; car ce n'est pas sur le corps des grosses racines qu'il agit, ce n'est que sur leurs extrémités, qu'on nomme le chevelu. Il faut par conséquent qu'il soit écarté du pied des Arbres, à proportion de leur grosseur; tout ce qu'on met au pied est en pure perte, & peut quelquefois préjudicier à l'Arbre, soit en chancissant les racines s'il porte dessus, soit en attirant différens Insectes qui s'y attachent & les font périr. On comprendra par-là combien est mauvaise

la méthode de ceux qui font déchausser leurs Arbres pour les fumer au pied, car outre les inconvéniens dont je viens de parler, ce fumier ainsi placé, forme une espece de plancher au pied de l'Arbre, qui se solide, & empêche les pluies de pénétrer. Il vaudroit beaucoup mieux par conséquent les laisser sans fumier.

Ceux qui se trouvent dans le cas dont je viens de parler, c'est-à-dire, dont les plattes-bandes sont si étroites, ne doivent pas balancer de les faire élargir jusqu'à six pieds au moins, s'ils veulent que leurs Arbres profitent, tant par rapport au fumier qu'au labour. On se trouve quelquefois retenu par la considération d'une bordure de raisins qui ferme la platte-bande, & qu'on ne veut pas détruire; mais en ce cas, on n'a qu'à laisser un long bois à chaque pied, le coucher l'année suivante à deux ou trois pieds dans l'Allée, & dans l'Automne le sevrer, & arracher le vieux pied; par-là, on ne perd rien du rapport, on se

trouve un plan renouvellé, & on remédie au défaut dont il est question.

Il me reste à justifier l'usage du fumier, par l'expérience que j'en ai faite depuis 20. ans. Je le pratique non-seulement par rapport à mes Espaliers, mais aussi pour toute sorte d'autres Arbres, tant en Espalier qu'en Buisson, à l'exception de quelques especes, & des Arbres sur franc qui poussent assez d'eux-mêmes. Cette pratique m'a toujours si bien réussi, que je ne comprens pas comment on peut en disputer l'utilité. Les fruits que je recueille les années que je fume, augmente d'un tiers de grosseur. Quelle preuve plus parfaite peut-on souhaiter ? Au surplus suivant la qualité du terrein, & suivant que les Arbres ont plus ou moins chargé en fruits, il faut fumer plus ou moins souvent. Il y a des Plants à qui une fumure suffit tous les six ans, d'autres en ont besoin tous les trois quatre ou cinq ans.

CHAPITRE XIX.

Du transport des Arbres dans les pays éloignés.

LA vie du Pêcher, comme celle de toutes les Plantes, réside dans l'humide qui est répandu dans toutes ses parties: tant que cet humide existe, le sujet a vie. Il est donc question de l'entretenir, & d'empêcher que le grand air & le soleil ne le consomment; car un Arbre arraché n'a plus les mêmes ressources qu'un Arbre enraciné qui pompe journellement dans les sucs de la terre de quoi réparer les pertes que ses parties extérieures font par l'action de l'Air & du Soleil. Il faut qu'il subsiste par lui-même, & conséquemment n'en laisser rien perdre. Voici donc les précautions qu'on doit prendre.

Aussi-tôt que vos Arbres sont arrachés, raccourcissez un peu les racines, de

même que la tête, formez des paquets de 20 ou 25 au plus, si ce sont des nains, & de 12 si ce sont des tiges. Rangez avec adresse leurs racines les unes entre les autres, répandez de la paille entre les corps, pour qu'il ne s'écorchent pas en se froissant, & serrez le tout avec un osier; prenez ensuite de la mousse fraîche, & insinuez-la entre les racines, en la pressant le plus que vous pourrez, jusqu'à ce qu'elles soient toutes couvertes; par-dessus cela mettez de la paille longue qui soit retenue tout autour par des liens de corde, & enveloppez de même le corps des Arbres d'une bonne épaisseur de paille bien serrée avec la même corde. Pour derniere façon, enveloppez le corps des racines avec une serpilliere bien arrêtée tout autour. Conditionnés de cette maniere, vous pouvez les embarquer pour tel pays qu'il vous plaira, & être assuré que quand ils resteroient en chemin depuis la fin d'Octobre jusqu'au mois de Mars, ils ne périront

pas. J'en ai envoyé en Moſcovie, & au fond de l'Italie, qui ont parfaitement réuſſi. Il y a encore quelques autres précautions à prendre lorſqu'ils ſont un long trajet par terre, & qu'il fait beaucoup de hâle & de ſoleil, comme cela arrive quelquefois dans les mois d'Octobre & de Novembre, c'eſt de recommander au voiturier de jetter de tems en tems quelques cruchées d'eau ſur le corps des racines, & ſi au contraire ils ſe trouvent en route pendant les grandes gelées, c'eſt de les couvrir avec beaucoup de paille, & des couvertures même, s'il ſe peut. Lorſqu'on les embarque ſur mer, il n'y a aucune de ces précautions à prendre, parce qu'ils ſe trouvent à l'abri du hâle & de la gelée.

A l'égard des nains, on peut encore les conditionner d'une autre maniere qui eſt préférable à celle que je viens de dire ; c'eſt de les rabbattre à un pied de la greffe, & de les ranger tous bien preſſés dans des mannes de Chapeliers, qui ſont

connues par tout ; bien entendu qu'auparavant vous aurez bien garni la manne de paille tout autour, & que vous garnitez de même toutes les racines de mousse, à mesure que vous les mettrez les uns sur les autres ; si vous voulez, pour plus de sûreté, mettre encore un emballage de paille tout autour de la manne, vous êtes d'autant plus tranquille sur leur sort.

Lorsque vos Arbres seront heureusement arrivés au lieu de leur destination, il faut recommander qu'on ait soin de faire tremper les racines dans l'eau pendant deux jours avant de les planter.



CHAPITRE XX.

De la maniere d'élever & greffer les Pêchers.

J'AI dit qu'il y a plus d'embarras que d'œconomie à élever des Arbres aux environs de Paris, où l'on a la commodité d'en trouver tant qu'on veut d'un moment à l'autre & à juſte prix : mais comme tout le monde n'eſt pas à portée de Paris, & que ces Arbres aſſez ſouvent arrivent mal conditionnés quand on eſt dans un certain éloignement, quelque recommandation qu'on ait pû faire ; & comme il en coûte du moins des frais, de l'attente & de l'incertitude, il eſt bon d'en élever ſoi-même pour les trouver au beſoin, & pour être plus ſûr des eſpeces ; je conſeille donc à tous ceux qui ſont éloignés des Pépinieres de s'en faire une petite proportionnée à leurs beſoins.

On doit commencer d'abord par pré-

parer

parer sa terre qu'il faut défoncer environ de deux pieds, & toujours choisir un bon fond : il est bon ensuite, autant qu'on le peut, de la laisser reposer une année avant de former sa Pépiniere, & de lui donner quelques binages pendant l'Eté.

Le Pêcher se greffe sur trois sortes de sujets, comme je l'ai dit au Chapitre III. sur noyau de Pêche, sur Amandier, & sur Prunier; on ne fait presque plus d'usage du premier, quoique le corps de ces Arbres soit plus beau que celui des autres, & l'Arbre aussi plus vigoureux, parce qu'il est trop sujet à la gomme; il faut donc s'en tenir aux deux autres especes, & chacun suivant la qualité de son terrein, fera choix de celle qui lui conviendra le mieux.

L'Amandier est le plus propre dans les terres légeres & caillouteuses, & le Prunier dans tous les autres fonds de terre; je ne répete pas les raisons que j'en ai données.

A l'égard de l'Amandier, voici la ma-



niere de l'élever. Il faut faire porter dans votre cave, ou dans quelque bon sellier, un petit tonneau, ou baquet, suivant le plus ou moins de plants que vous voudrez faire : au fond de ce vaisseau, (quel qu'il soit) vous mettrez deux pouces de sable frais & gras, & un lit d'Amandes pardessus, à un pouce de distance l'un de l'autre la pointe en bas, deux autres pouces de sable par-dessus les Amandes ; & un autre lit d'Amandes dessus, continuant ainsi jusqu'à ce que votre vaisseau soit plein ; cela se fait au mois de Novembre : on les laisse en cet état tout l'Hiver, & au Printems suivant vous retirez vos Amande s du sable, & vous les mettez dans la terre que vous avez préparée à 18 ou 20 pouces de distance l'ut ne de l'autre, & à 4 pouces environ de profondeur. Ces Amandes qui ont commencé à germer dans le sable poussent bien-tôt après leur germe hors de terre.

Cette pratique néanmoins n'est pas générale, beaucoup de partcieuliers ne

mettent les Amandes en terre qu'au mois de Janvier, ne voulant pas qu'elles prennent tant d'avance, & au lieu de les enfermer, ils les laissent au plein air dans des baquets exposés au Soleil avec l'attention de les couvrir dans les fortes gelées s'il en survient; d'autres les mettent encore plus tard, & les font tremper pendant deux jours dans l'eau chaude avant de les enterrer pour les disposer à germer. D'autres encore les sement dans leur jardin le long d'une plate-bande bien exposée, & les couvrent pendant les gelées; mais ceux-ci risquent fort que les Mulots ou les Corneilles n'en détruisent beaucoup, s'ils ne sont pas suremenr exempts de ces animaux; chacun suit à son égard son idée, mais la considération du climat & du terrein doit y entrer pour beaucoup. Le point de vûe essentiel doit toujours être que les Amandes germent surement, & qu'elles ne soient pas trop avancées lorsqu'on veut les remettre en place au mois

de Mars, car quelqu'adresse qu'on ait ; on casse une grande partie des germes qui sont extrêmement tendres en les retirant de terre quand ils se trouvent trop allongés, & quoi qu'on ne les casse pas, ils sont fort sujets à périr après être replantés.

Lorsqu'enfin on en est à cette derniere opération il faut les planter au cordeau en ligne droite, & se régler que d'un rang à l'autre il y ait deux pieds & demi ou trois pieds de distance pour la facilité du passage, & pour donner plus librement les façons à la terre pendant l'Eté ; car on doit avoir grand soin de détruire les mauvaises herbes qui croissent autour.

J'ai dis dans la premiere Edition de cet Ouvrage que les Amandes tendres de Provence réussissoient mieux que toutes les autres ayant effectivement reconnu que la greffe du Pêcher s'y colloit parfaitement, & faisoit de fort beaux jets ; mais je me suis apperçu depuis que

cette eſpéce étoit plus ſujette à la gomme que les autres, & je me retracte par conſéquent de mon premier dire.

A la fin du mois d'Août de la même année, les pouſſes ſont aſſez fortes pour recevoir l'écuſſon, & vous les greffez alors à deux pouces de terre, en obſervant que les yeux des rameaux que vous prenez ſoient doubles & accompagnés de deux ou trois bonnes feuilles; les yeux ſimples qui ne ſont accompagnés que d'une ſeule feuille ne font jamais de beaux ſujets. La maniere de greffer eſt connue de tout le monde, ainſi je n'en dirai pas d'avantage; je recommanderai ſeulement qu'on ait ſoin de lâcher un peu la filaſſe dans le mois ſuivant, ſi on s'apperçoit qu'elle ſerre trop la greffe. Je dis la filaſſe, mais je dois expliquer qu'il vaut beaucoup mieux ſe ſervir de laine filée qui n'eſt pas ſujette à couper l'écuſſon comme le chanvre & le lin, parce qu'elle prête d'avantage.

Au Printems ſuivant, dès que l'œil

de l'écuſſon commence à s'ouvrir, on lâche tout-à-fait la ligature ſans l'ôter ; & on rabbat ſon ſujet en talus préciſément au-deſſus de la greffe ; l'œil s'allonge bien-tôt après, & forme ſon jet.

Au mois d'Octobre ſuivant, le Pêcher ſe trouve tout formé, & vous pouvez alors l'arracher & le replanter dans les places que vous voudrez ; car il ne doit pas reſter plus long-tems en Pépiniere, je veux dire, une ſeconde année ; mais il y peut reſter tout l'Hiver juſqu'au mois de Mars.

Ce que je viens de dire ne regarde que les nains ; car lorſqu'on veut élever des tiges & des demi-tiges, il faut laiſſer pouſſer les Amandiers pendant 3 ou 4 ans, & les aider à pouſſer leur tige droite par les ſecours de quelques échalats auxquels on les lie ; on a ſoin en même tems, d'année en année, de couper les branches inférieures ; mais il ne faut pas d'abord les couper ſur le gros, c'eſt-à-dire, à fleur de la tige; on les coupe

pour la premiere fois à quelques pouces de distance, & l'année d'après on les recoupe à fleur ; la raison en est qu'il faut ménager plusieurs issues à la séve pour que le pied s'enracine mieux ; car plus il se forme de racines, plus le corps grossit & tire de nourriture : il ne faut pas non plus laisser une trop grande dissipation à la séve pour que le maître brin profite & s'éleve, comme c'est l'objet où l'on tend ; on doit par conséquent tenir un milieu, lorsqu'ensuite il est arrivé à un point de grosseur raisonnable, vous le greffez dans le même tems, & de la même maniere que les nains, à 4, 5 ou 6 pieds de terre, suivant que la tige le permet, & que vous le jugez convenable.

On fait choix, pour former les tiges & les demi-tiges, de ceux qui ont le plus de disposition à s'élever droits, & on destine pour nains ceux qui fourchent.

A l'égard du Prunier, on prend des rejettons ou boutures de quelque vieille souche de Prunes de Damas, c'est une

Prune commune par tout ; ainſi on n'eſt pas embarraſſé pour en trouver, & les boutures qui pouſſent au bout des Arbres portant fruit, ſont auſſi bonnes que celles des ſouches qui ont été reſappées exprès ; on les arrache au mois de Novembre, & on les replante tout de ſuite dans la Pépiniere en rayon, comme les Amandes, en obſervant les mêmes diſtances ; on les rabbat enſuite à 5 ou 6 pouces, & on les laiſſe pendant deux ans, c'eſt-à-dire juſqu'au mois d'Août de la ſeconde année, pour les greffer de la même maniere que les Amandiers, & le replanter au bout de l'année.

Quand on veut élever des tiges & des demi-tiges, on obſerve la même choſe que pour les Amandiers.

J'avertis que pour la Pêche violette & la chevreuſe, il faut prendre des rejettons d'une Prune qu'on nomme Saint Julien joré ; il n'y a que cette ſorte de Prune qui convienne à ces deux eſpeces, je ne veux point en approfondir les cau-

ſes ;

les; il suffit que l'expérience en ait convaincu tous ceux qui font le métier d'élever des Arbres aux environs de Paris.

De tout ce que j'ai remarqué ci-dessus, il est aisé de conclure que ceux qui voudront avoir tous les ans des Pêchers, doivent d'année en année préparer un morceau de terre, & observer que le fond qui en a une fois élevé, ne peut plus servir au même usage que trois ou quatre années après, mais il est fort bon pour rapporter du grain ou des légumes.

Pour abréger les calculs à ceux qui voudront sçavoir quelle quantité de terre il faut pour telle quantité de plants, en établissant, comme je l'ai dit, la distance des rangs à trois pieds, & celle des Arbres à 18 pouces, la perche de terre qui vaut 18 pieds de Roi en tous sens, en contient 72, lesquels multipliés par 100 qui font l'arpent, donnent pour chacun 7200. Il y a des Provinces où la perche est de 20 & de 22 pieds, cela ne fait rien à notre objet; il suffit qu'on sache

ce qu'une perche de 18 pieds doit contenir ; il est aisé ensuite de sçavoir l'augmentation des plants à proportion de celle qu'on donne à la perche.

CHAPITRE XXI.

Méthode particuliere pour une Plantation neuve.

J'AI dit dans le cours de ce petit Ouvrage tout ce qui pouvoit être le plus utile à pratiquer pour la plantation des Pêchers, mais je n'ai suivi en cela que les usages ordinaires. L'événement m'a justifié depuis (je veux dire depuis la premiere Edition,) le bon effet d'une pratique que j'avois conçu depuis long-tems, mais que je n'avois pas encore assez éprouvée pour la proposer ; mon expérience me met en droit actuellement de la conseiller, & j'ose assurer que ceux qui voudront la suivre pourront compter de ti-

rer de leur plantation toute la satisfaction que la chose peut donner : mais avant que de venir au fait, il est bon que je fasse quelques observations relatives à l'objet, pour faire comprendre l'utilité de la Méthode en question.

On a toujours quelque chose à craindre en plantant, quelques précautions qu'on puisse prendre, 1°. Le défaut de sûreté dans les espéces, 2°. L'incertitude des sujets sur lesquelles elles ont été greffées, 3°. La qualité des greffes qui ont été employées, & enfin la reprise des arbres ; ces quatre objets demandent d'être bien entendus.

La sûreté des espéces s'explique assez d'elle-même, & consiste à les avoir franches, telles qu'on les désire, c'est surquoi il faut nécessairement courir les risques de la bonne-foi du Marchand, & de l'ordre qu'il a tenu dans ses plantations qui peut avoit été dérangé de bien des manieres. Il y a peu d'espéces qu'on connoisse au bois & à la feuille, comme

je l'ai déja obſervé, & par conſéquent les plus juſtes précautions ne ſçauroient rien fixer de certain ; c'eſt le premier inconvénient.

L'incertitude des ſujets ſur leſquels on a appliqué les greffes, eſt un ſecond point dont preſque perſonne ne connoît l'importance, & qui eſt néanmoins un objet capital. Je dirai d'abord, à l'égard de l'Amandier, que certains Marchands ne ſe font point de ſcrupule de greffer ſur des amandes ameres, parce que la pouſſe des écuſſons en vient plus forte que ſur l'Amande douce, & que cela eſt plus favorable pour leur débit, mais pour l'acheteur l'effet eſt bien différent ; car l'arbre ne fruitte jamais qu'imparfaitement, & ſe conſomme en bois, le fruit même qu'il rapporte a de l'amertume & peu de groſſeur ; ce qui eſt un mal irréparable, & le plus habile ne ſçauroit parer cet inconvénient.

D'autres Marchands par une mauvaiſe économie cherchent les plus petites

Amandes qu'ils peuvent rencontrer, d'autant que ce fruit s'achette au boisseau & que plus il est petit, plus il en entre dans la mesure, moins par conséquent il leur en coûte pour la semence ; mais il résulte de-là que le jet qu'elles poussent est beaucoup plus foible que celui d'une Amande bien nourrie, & l'arbre qu'il forme ensuite se sent toute sa vie de cette foiblesse : Il arrive encore très-souvent, lorsque la récolte des Amandes vient à manquer aux environs de Paris, que les Pépinieristes ont recours aux Amandes de Provence, qui, par l'expérience que j'en ai faite, produisent beaucoup plus de gomme que les autres dans les Pêchers que l'on greffe dessus ; ainsi que je l'ai observé dans le précédent Chapitre, & c'est encore ce que personne ne sçauroit discerner quand on léve des arbres dans les Pepinieres : voilà ce qui regarde l'Amandier.

A l'égard du Prunier mêmes inconvéniens s'ensuivent : Il y a une infinité

de sortes de Prunes qui produisent toutes des boutures également capables de recevoir les écussons du Pêcher, mais dont l'effet est bien différent dans la qualité des fruits qui en proviennent, il faut sçavoir celles qui conviennent pour chaque espece, & souvent les Marchands greffent indifféremment sur toutes sortes de boutures sans les connoître quelquefois eux-mêmes; car ils les achettent à droite & à gauche, & s'en servent comme ils les trouvent. D'où il résulte quelquefois que les arbres ne fruittent pas ou que les fruits sont mauvais, & on attribue souvent au terrein ce défaut qui prend sa source dans la qualité du sujet greffé. C'est un autre écueil dont il n'est pas possible de se défendre; car il n'y a aucune marque où on puisse le reconnoître quand on léve les arbres; il y a encore d'autres choses à dire sur l'âge & la qualité des boutures que je placerai bientôt.

Le choix des rameaux qu'on prend

pour greffer est encore un point important pour le bon produit des arbres, & c'est le troisiéme inconvénient dont j'ai à parler, où il n'est pas plus facile de se connoître : les Marchands qui n'ont en vûe que de former des arbres qui ayent une belle apparence pour les mieux vendre, choisissent autant qu'ils le peuvent les plus gros rameaux des arbres d'où ils les tirent, parce que les écussons sont plus forts, se collent plus aisément & poussent plus vigoureusement ; mais ces gros rameaux sont ordinairement des gourmands dont les écussons produisent effectivement de beaux jets, à quoi se borne leur principal mérite ; car les arbres qu'ils forment s'épuisent en bois & ne donnent du fruit que fort tard & en petite quantité, parce qu'ils conservent toujours le vice de leur origine. Ces Marchands ne s'embarrassent pas d'ailleurs que l'espece soit bien franche ; cependant il y a une différence bien grande dans la qualité des fruits quoique de

même espece ; la grosse Mignone (par exemple) quand elle est bien franche, se reconnoît à sa forme presque ronde, & à une infinité de petits points rouges qui accompagnent le côté que le Soleil a frappé, & le côté opposé est d'un blanc jaunâtre ; la fausse Mignone au contraire, qui est néanmoins la plus répandue, est plus longue que ronde, ces petits points ne s'y rencontrent pas, & elle conserve toujours un fond de verdeur du côté du mur ; cette différence extérieure ne seroit rien si la qualité étoit la même, mais tant s'en faut, elle n'est, à beaucoup près, ni si fine, ni si fondante, ni si relevée en sucre ; elles sont pourtant toutes deux Mignones dans la dénomination générale : or, comment les discerner dans la Pepiniere ? Et surquoi fondera-t'on sa confiance que le Pepinieriste se sera appliqué à chercher la meilleure par préférence à la moindre ? Le plus souvent il prend les ramaux comme il les a ou comme il les rencontre ailleurs, &

ne se croît pas obligé à des attentions plus particulieres ; voilà ce qui opére quelquefois la différence de qualité dans les fruits qu'on trouve meilleurs, ou moins bons chez son voisin que chez soi, sans en comprendre la raison. Il en est à peu près de même de toutes les autres espéces de Pêches, & on peut juger de là combien on est peu sûr de ce qu'on achette.

Enfin, qui est-ce qui peut se promettre que les arbres que l'on plante s'accommoderont bien de la terre où on les met, dans l'ignorance où on est le plus souvent si celle où ils ont été élevés s'est trouvée à peu près du même tempérament ? Condition nécessaire pour leur parfaite réussite, & c'est à quoi presque personne ne fait attention ; il faut pourtant qu'on soit persuadé que lorsqu'on fait passer un arbre d'une terre forte dans une légere, ou d'une légere dans une forte, ce changement de situation l'expose ordinairement à languir, & quel-

quefois à périr, quelque précaution qu'on puisse prendre d'ailleurs en plantant ; qui sçait de plus s'il n'a pas quelque mauvaise disposition dans le pied, que les yeux n'apperçoivent pas, ou si sa racine n'a point souffert d'altération depuis qu'il a été levé ? Combien de fois n'arrive-t'il pas encore qu'il se forme des chancres à la taille des grosses racines qu'on est obligé de racourcir ? Il n'est que trop ordinaire dans toutes les plantations d'arbres qu'on fait d'en avoir une partie qui manque ; d'où cela provient-il ? si ce n'est de causes inconnues ou d'accidens imprévûs, puisque tout ce qu'on plante est jugé bon à la vûe.

Toutes ces considérations doivent faire sentir combien on court de risques différens en plantant des arbres tout formés, & on se trouvera (je pense) disposé à suivre le conseil que je vais donner pour s'en mettre à couvert, qui est de greffer soi-même en place les espéces qu'on veut avoir ; & voici comment on doit procéder.

Vous disposez d'abord la place de votre espalier comme je l'ai expliqué dans le Chap. 4. & suivant la qualité de votre terre vous vous décidez pour l'Amandier ou pour le Prunier ; vous vous réglez de même pour la distance de vos arbres suivant la hauteur de vos murs ; surquoi j'ai dit tout ce qui convient dans le Chap. 5. Supposons donc d'abord que vous êtes fixé pour l'Amandier, il faut planter au mois de Novembre 3 Amandes dans les places réglées à 8 ou 9 pouces de distances les unes des autres & à 6 pouces du mur ; enfoncez seulement de quatre pouces la pointe en bas, & vous plomberez la terre par-dessus avec le pied ; vous les couvrirez pendant les grosses gelées avec un peu de fumier court, & vous les découvrirez aussi-tôt passées ; elles pousseront leur germe au Printems suivant, & vous les soignerez comme je l'ai recommandé dans le précédent Chap. A la fin d'Août ou de la mi-Septembre, quand la séve cessera

tout-à-fait d'agir vous les grefferez en écusson à 2 pouces de terre comme il a été expliqué : enfin au Printems suivant l'écusson fera son jet, & vous observerez de la pincer à la quatriéme ou cinquiéme feuille dès qu'il aura 7 à 8 pouces de longueur, dont je dirai bien-tôt la raison ; mais préalablement (je veux dire dès que l'œil commence à pousser) vous rabattrez vos sujets en talus tout près de la greffe, en couvrant la playe d'un peu de cire molle, ou au défaut vous prendrez de la terre grasse délayée.

Si votre terrein demande le Prunier ; vous planterez en même saison que je l'ai dit dans les places réglées, & à même distance que les Amandes, trois boutures de Prunier d'espéce convenable, que vous rabattrez au mois de Mars à 2 pouces de terre en tournant la coupe du côté du mur, la séve percera bien-tôt après, & s'il pousse plus d'une branche vous ferez choix de la meilleure, & éclaterez les autres ; cette branche se

fortifiera, & au mois d'Août ou de Septembre vous la grefferez en écusson, pourvû néanmoins qu'elle soit assez forte, au défaut vous remettrez l'opération à l'année suivante ; & au Printems qui succédera, c'est-à-dire, dès que les fortes gelées de l'hyver seront passées, vous rabattrez vos sujets en talus, comme il a été dit ci-dessus, & lâcherez la ligature ; l'écusson poussera son jet tout de suite, & vous le pincerez au même point & de la même maniere que je l'ai dit pour les Amandiers.

Vous observerez, au cas que vous ne greffiez pas la premiere année de rabattre au mois de Mars le nouveau jet à l'épaisseur d'un demi-pouce, afin de pouvoir greffer en Août sur la nouvelle pousse qui en naîtra, car les greffes réussissent toujours mieux sur le bois de l'année que sur le vieux, quoiqu'on greffe également sur l'un & sur l'autre.

Je conseille de planter trois Amandes ou trois boutures de Prunier ; mais c'est

uniquement pour la plus grande sûreté qu'il y en ait une au moins sur les trois qui vienne à bien ; car il ne doit en rester qu'une, & il faudroit qu'il arrivât bien des accidens si on n'avoit pas la fortune de l'échapper : mais cette précaution est nécessaire, parce que d'une part les Mulots & les gros oiseaux, c'est-à-dire les Piés & les Corneilles, sont fort avides des Amandes & en détruisent toujours quelques-unes ; d'autre part, toutes les greffes ne réussissent pas, mais quand on a les deux tiers à perdre, on peut se tranquilliser sur l'événement ; si cependant le terrein où on se trouve se trouvoit infecté de Mulots à un certain point, il vaudroit mieux ne mettre les Amandes en place au mois de Mars, après les avoir fait germer dans le sable, comme je l'ai dit dans le Chap. précédent.

En même-tems qu'on fait l'opération de pincer les jets des écussons, comme je l'ai expliqué ci-devant, il faut se réduire à un seul sujet si tous les trois

ſont venus à bien, je veux dire n'en laiſſer qu'un qu'on choiſit le meilleur, & arracher le ſurplus, car ils ſe nuiroient les uns aux autres ſi on les laiſſoit ſubſiſter enſemble plus long-tems, & en les arrachant il faut éviter d'ébranler celui qu'on laiſſe.

Lorſqu'enſuite le pied qu'on a laiſſé a pouſſé 3 ou 4 bonnes branches, après l'opération du pincement qui produit cet effet, on doit être attentif à les paliſſer & à les eſpacer dans les régles.

Au reſte, il n'a été queſtion juſqu'ici que des ſujets deſtinés à faire des baſſes tiges, mais lorſque vos murs demandent néceſſairement des tiges ou des demi tiges, c'eſt le cas où l'opération vous fait un peu ſoupirer ; car vous ne pouvez les greffer qu'à la ſeconde ou troiſiéme année, & je ſçai combien ces deux ou trois années d'attente coûtent à ceux qui ſont preſſés de jouir, mais on ne ſçauroit l'éviter : or en ce cas il faut conduire différemment les ſujets, & les dreſſer rela-

tivement au point de vûe qu'on a de les greffer à 4, 5 ou 6 pieds de terre; il faut pour cet effet aussi-tôt que vos sujets, soit Amandiers soit Pruniers, ont commencé à pousser, réduire les pousses à une seule, choisir la plus forte, la mieux placée, & la lier a quelque baguette ou échallas pour qu'elle se tienne droite; on comprend de-là qu'il ne faut pas la rabattre l'année suivante, comme je l'ai dit pour les basses tiges: vous la laissez donc s'élever tant qu'elle veut pendant deux ou trois années, jusqu'à ce que vous jugiez le brin assez fort pour être greffé, & il faut conséquemment qu'il ait au moins la grosseur d'un bon doigt dans la partie qui doit être écussonnée; se trouvant à ce point vous le greffez de la même maniere, & vous observez les mêmes précautions que j'ai recommandé pour les basses tiges, mais il y a une attention de plus à avoir, c'est de ne laisser que deux sujets des trois que vous plantez d'abord, en supposant que tous

tous les trois ayent bien repris, & de ſupprimer en ce cas celui du milieu pour donner plus de jeu aux deux autres ; car occupant la terre plus long-tems que les baſſes tiges, leurs racines feroient confuſion enſemble ſi on les laiſſoit tous ; c'eſt aſſez d'en laiſſer deux, & il faut même uſer d'addreſſe lorſqu'on vient à retrancher le ſecond après qu'ils ſont greffés, pour ne pas fatiguer celui qui demeure ; pour plus grande ſûreté que les greffes ne manquent pas, c'eſt-à-dire que l'une manquant l'autre réuſſiſſe, on peut mettre double greffe ſur chaque ſujet à quatre pouces de diſtance qui ſoit oppoſée l'une à l'autre, & dès qu'on s'apperçoit que les yeux ſe diſpoſent à pouſſer, on rabat la tige ſur la meilleure des deux, & la plus baſſe doit toujours être préférée.

Il faut expliquer à préſent les attentions qu'on doit avoir, tant à l'égard des ſujets qu'on choiſit pour greffer, qu'à l'égard des greffes mêmes.

Si c'eſt des Amandes que vous plantez, il faut choiſir les plus belles que vous pourrez trouver, les plus blanches, d'eſpéce douce, & obſerver qu'elles ſoient nouvelles de l'année ; vous aurez attention auſſi, lorſque le germe commencera à ſortir de terre, (qui eſt le tems le plus critique) de le défendre le mieux que vous pourrez des animaux deſtructeurs, & particuliérement des Mulots qui grattent la terre autour, & le rompent pour trouver l'Amande qui eſt au-deſſous : on en détruit beaucoup avec des cloches qu'on enterre à fleur de terre au pied des murs & qu'on remplit d'eau à moitié, ces animaux en allant & venant ſe précipitent dedans & s'y noyent : au défaut de cloches prenez des pots de terre : on peut auſſi mettre deux morceaux de tuile à la droite & à la gauche du germe, & les y laiſſer juſqu'à ce qu'il ſoit d'une certaine force, cela les empêche de gratter.

Si c'eſt des boutures de Prunier que vous plantez, il faut prendre des jets

de l'année, d'une bonne force, c'eſt-à-dire, de la groſſeur du petit doigt, dont la racine ſoit bonne & le bois clair & les enterrer de huit pouces environ.

A l'égard des greffes il faut les prendre ſur des arbres ſains & vigoureux, en plein rapport, qu'ils ſoient exemts de gomme & de chancres, & dont vous ayez vû le fruit ; je dis plus, tout amateur devroit couper les rameaux lui-même, car un Jardinier à qui on s'en rapporte peut faire bien des équivoques fautes d'avoir un certain eſprit ordonné, & combien même ne s'en trouve-t'il pas qui ne ſentent aucun intérêt pour leur Maître, & qui ſeroient capables de les prendre au hazard, pour s'épargner quelques peines ou quelques pas ? Rien de plus aiſé dans la ſaiſon des fruits que d'aller ſe promener dans les Jardins de Montreuil, ou de quelques Voiſins, & de marquer les arbres dont les fruits nous ſont plaiſir, en y mettant des étiquettes, vous y revenez enſuite lorſqu'il eſt tems

de greffer vos Plants, & vous observez dans le choix des rameaux que vous prenez, qu'ils soient de la moyenne force & garnis de bons yeux doubles ; les plus gros sont ordinairement des gourmands qu'il faut éviter, comme je l'ai dit plus haut, & les branches foibles n'ont pas des yeux capables de servir en écusson. Si vous n'êtes pas à portée de faire cette opération vous-même, & qu'il faille absolument vous en rapporter à quelqu'un, prenez en ce cas toutes les précautions que la prudence vous suggérera, pour que le choix des rameaux soit bon & les espéces marquées avec attention. On peut pour cet effet donner un substitut à son Jardinier par la raison proverbiale, que quatre yeux voyent mieux que deux. A l'égard de ceux qui sont isolés dans des Provinces, & qui n'ont pas dans leur voisinage dequoi se pourvoir à leur gré, il faut qu'ils recommandent à celui qu'ils chargeront de leur commission, de ranger proprement dans des

boëtes les rameaux qu'ils feront venir distingués par paquets & par numéros, & de piquer le pied dans de petits concombres pour entretenir leur fraîcheur ; ils pourroient y rester un mois avec cette précaution, sans se gâter. Une attention semblable qu'il faut avoir quand on greffe, c'est de tenir ces rameaux dans un vaisseau où il y ait deux pouces d'eau, tant que dure l'opération de greffer, pour que l'air & le soleil ne les desséchent pas.

Je ne parle point de cette opération en particulier, de greffer, qui est connue aujourd'hui en tout païs ; mais je ne laisserai pas cependant d'observer qu'il y a une addresse à la bien faire qui n'est pas commune à tous ceux qui s'en mêlent, ainsi, autant qu'on le pourra, il faut s'assurer d'un ouvrier intelligent ; on en trouve communément aux environs de Paris, dans les Païs plus éloignés chacun s'y prendra comme il avisera.

Il me reste à parler des Boutures ;

c'est-à-dire, des espéces de Pruniers propres à greffer le Pêcher. Nous n'avons que trois espéces qui demandent un sujet particulier, les deux Violettes hâtive & tardive, & la Chevreuse, celles-là par une expérience bien reconnue veulent être greffées sur le Saint-Julien dont il y a deux espéces, le commun & le Joré; la premiere peut servir faute de la seconde, mais celle-ci est beaucoup plus sûre, & on doit toujours la prendre par préférence : toutes les autres espéces de Pêches demandent le Damas, soit le gros soit le petit, qui sont connus par-tout, mais le premier est préférable : on distingue l'un de l'autre en ce que le gros Damas a le bois d'un gris changeant, un peu farineux, & le cœur de la pousse est blanchâtre; le petit Damas au contraire a le bois d'un gros brun égal, & sa pousse est rougeâtre; quelquefois on éléve ces espéces de noyau, & on en est en ce cas parfaitement sûr; mais pour l'ordinaire on tire les boutures

du pied des vieux arbres portant fruit, ou de quelque vieille souche resappée, & elles sont également bonnes, pourvû qu'elles soient bien en racines, & qu'elles ne soient pas tenantes à de vieux chicots qui ne valent rien à replanter. Autant qu'on le peut il faut les prendre du jet de l'année ; cependant elles sont encore bonnes de deux ans. Ceux qui n'en ont pas chez eux ou dans leur voisinage, peuvent se pourvoir à la Vallée où on en vend communément depuis la Toussaint jusqu'au mois de Mars ; il est question de s'y connoître & de se bien addresser, je ne sçaurois donner d'autres notions.

On trouvera sans doute qu'il y a bien plus de soins & de sujétion à former le plan d'un Espalier, comme je viens de le dire, qu'à planter des arbres greffés ; j'en conviens, mais qu'on réfléchisse en même-tems combien de sortes de risques on court en les plantant de cette derniere maniere, & combien il est mor-

tifiant d'avoir cultivé un Plant pendant plusieurs années, & de se trouver trompé au moment de jouir, je veux dire de trouver des fruits tous différens de ce qu'on attendoit, soit du côté du goût, soit du côté de la fécondité ; il n'y a que trop de gens cependant qui éprouvent cette disgrace qui est cruelle pour un amateur, & leur exemple doit servir de leçon. Or la méthode que je propose léve tous les inconvéniens & prévient tout ce qu'on peut craindre, elle n'a rien d'ailleurs de difficile dans l'exécution, & j'avance de plus qu'on jouit tout aussi-tôt du fruit qu'en plantant les arbres tout greffés, si vous n'avez à écussonner que de basses tiges ; car il est notoire que cet arbre replanté, outre les risques particuliers qu'il court, perd la premiere année à reprendre & à former de nouvelles racines, mais il n'en est pas de même de celui qu'on greffe en place, la même année que l'écusson pousse on commence à former sa tête au moyen

du

du pincement qu'on fait au jet nouveau, & il eſt bien plus aiſé de lui donner la forme qu'il demande , parce qu'il eſt moralement certain que ſes ſecondes branches nées du premier jet, ſont toutes uniformes en groſſeur, & que par-là la ſéve ſe trouve également diviſée ; il eſt conſtant d'ailleurs qu'un ſujet qui demeure où il a pris naiſſance ſe comporte toujours mieux dans tous ſes âges qu'un autre tranſplanté ; l'interruption de ſon action dans ce dernier, & le changement de terre lui font néceſſairement des impreſſions qui non-ſeulement retardent ſon accroiſſement, mais qui dérangent toute ſon économie ; car qu'arrive-t'il ? la tige qui ſe trouve privée tout-à-coup des ſucs nourriciers qui lui donnoient la vie ; tombe dans une eſpéce de léthargie, & y demeure juſqu'à ce que le pied ait formé de nouvelles racines qui lui fourniſſent de nouveaux ſecours, & dans cet état de ſouffrance quoiqu'elle ne périſſe pas, il eſt certain que ſes

parties extérieures en proye à l'air & au soleil éprouvent une altération qu'elles ne réparent jamais assez pour revenir à leur premier état : d'où il s'ensuit que la vigueur n'est jamais plus la même, & que dans l'ordre de la nature sa durée en doit être moindre. Je vais plus loin, & je dis que si on s'appliquoit à faire des expériences sur les différens effets qui en résultent, on s'appercevroit que par une suite de ce premier désordre les fruits qui en proviennent après perdent quelque chose de leur qualité ; mon opinion est fondée sur l'aveu même de plusieurs Pépiniéristes qui m'ont assuré souvent que les fruits qu'ils recueilloient quelquefois par hazard dans leurs Pépinieres sur des arbres à haute tige destinés à être replantés, étoient fort supérieurs en goût à tout ce qui venoit dans les Jardins, & il m'est arrivé même une fois d'en goûter, & d'être obligé d'en convenir avec eux ; je reviens à la vigueur & à la durée des Arbres, & pour

autoriser mon sentiment j'exposerai quelques réflexions au jugement public. On a remarqué cent fois qu'un Noyer laissé en place fait sa tige & sa tête beaucoup plus rapidement & plus réguliere aussi que celui qu'on transplante ; on sçait de même qu'un Chêne replanté ne fait jamais un bel arbre, & qu'il faut qu'il soit produit du Glan, on a encore l'expérience que les Cerisiers & les Merisiers des Bois, venus de noyau, s'élévent avec une facilité toute différente de ceux qu'on transplante dans les Campagnes ; je pourrois passer des Arbres aux Plantes des Jardins, & j'en ferois remarquer une infinité qui réussissent beaucoup mieux en place que lorsqu'elles sont repiquées, telles (par exemple) que les Laitues, les Chicorées, l'Oignon, le Cardon, les Légumes & les Racines de toute espéce &c. Tout cela est trop démontré pour qu'on puisse le contester ; mais la constitution n'est pas la même (dira-t'on) dans toutes les Plan-

tes non plus que dans les Arbres, j'en conviens, mais je dis que l'ordre est toujours le même dans la végétation, & que la Nature se plaît toujours mieux dans ses productions libres & non interrompues que dans celles où elle est dérangée. J'ajouterai encore quelques preuves de fait à ce que je viens de dire: Un Particulier de ma connoissance fit détruire il y a quelques années une partie de mauvais bois de 10 à 12 arpens, & s'étant apperçu que parmi les broussailles dont il étoit rempli il se trouvoit beaucoup de sauvageons de Pommier & de Poirier, venus naturellement de pepins, il fit réserver tous les jeunes pieds qui pouvoient être greffés, & les fit greffer au Printems suivant, les uns en fente, les autres en couronne, suivant leur grosseur; les greffes réussirent parfaitement & dès la troisiéme année il recueillit des fruits d'une bonté admirable; mais il faut dire en même-tems qu'en détruisant les autres Arbres, il les fit

arracher le plus avant qu'il put, & qu'il fit faire une espece de défoncement général dans tout le terrein, ce qui contribua beaucoup à faire profiter ces sauvageons greffés; ensorte qu'ils ont fourni en dix ans des têtes plus grosses que des Arbres replantés n'auroient fait en vingt-cinq, & ce plan formé par le hazard est devenu un Verger d'un excellent rapport, que j'ai vû avec étonnement.

J'ai encore observé une chose qui vient à mon sujet dans la maniere dont les plantations se font dans les Païs voisins de Paris qui produisent du Cidre : Les Particuliers intelligens viennent enlever ici annuellement tous les sauvageons qu'ils peuvent trouver dans les Pépinieres de force convenable, ils les transplantent chez eux, & les greffent au bout de deux ans quand ils sont bien repris, je me suis rencontré plusieurs fois vis-à-vis d'eux dans les Pépinieres, & en raisonnant avec eux ils m'ont tous

assuré unanimement que leurs espéces ainsi greffées sur des sujets repris en place, réussissoient beaucoup mieux, à tous égards, qu'en plantant les arbres greffés. Je m'en tiens au fait sans vouloir pousser le raisonnement plus loin sur les causes, & je crois que cette petite digression peut suffire pour justifier au moins que mon opinion n'est pas fondée sur de simples conjectures, & pour rendre sensible de plus en plus l'utilité de la pratique que je conseille.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit qui a pour titre : *Traité de la Culture des Pêchers*, & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre l'impression. A Paris, le 10. Mars 1750.

MAUNOIR.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT : Notre amé *François Delaguette* Libraire à Paris, nous a fait exposer qu'il désireroit faire réimprimer & donner au Public un Livre qui a pour titre, *Traité de la Culture des Pechers.* S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire réimprimer ledit Livre en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consecutives, à compter du jour de la date des Présentes ; faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que la réimpression sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes, que l'Im-

pétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. qu'avant de l'exposer en vente, l'Imprimé qui aura servi de copie à la réimpression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'approbation aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires en notre Bibliothéque publique, un en celle de notre Château du Louvre, & un en celle de notre cher & féal Chevalier le sieur Daguesseau Chancelier de France. Le tout à peine de nullité des Présentes; Du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement; Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou la fin dudit Livre, foi soit ajoutée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergeant, sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le quatriéme jour du mois d'Avril l'an de grace mil sept cens cinquante. PAR LE ROI EN SON CONSEIL, SAINSON.

J'ai cédé moitié, au présent Privilége, à M. LE PRIEUR, Imprimeur-Libraire. A Paris ce 17 Avril 1750.

DELAGUETTE.

Regiſtré, enſemble la Ceſſion ci-derrierre, ſur le Regiſtre XII. *de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris*, N°. 408. *Fol.* 288. *conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du* 28 *Février* 1723. *A Paris le* 21 *Avril* 1750.

LE GRAS, *Syndic.*

